

Éditions MobileRead

GLORIETTE

Richard O'Monroy



GLORINETTE

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1905

I

DEVANT L'AUBERGE de la Belle-Épine transformée en petit poste, Jacques Martian, sous-lieutenant au 4^e dragons, faisait des réflexions assez mélancoliques. Entré à Saint-Cyr à dix-sept ans avec toutes les illusions de la jeunesse, toutes les aspirations de la gloire, dans une armée jusqu'alors invincible, il se trouvait à dix-neuf ans, avec le souvenir de la débâcle, le siège de Metz, Borny, Gravelotte, Saint-Privat, la captivité en Allemagne, tout un passé douloureux et sinistre ! À peine rentré en France, il avait fallu combattre Paris, Paris, la terre promise, Paris qui rappelait toutes

les joies, toute la griserie de la première existence d'étudiant !...

Du banc où il était assis, il regardait les ruines de l'auberge. Pauvre Belle-Épine ! Si coquette, si pimpante autrefois. Louis XV y était venu avec madame de Pompadour, et avait planté l'arbre qui servait d'enseigne. Depuis, bien d'autres amoureux avaient inscrit leur nom sur son écorce en buvant à son ombre le petit vin du pays.

Et voilà qu'un jour le silence avait tout à coup succédé au bruit, les amoureux cessaient de venir et l'aubergiste décampait en toute hâte, laissant la maison abandonnée. Les Prussiens arrivaient. Ceux-ci avaient brûlé les meubles et les portes, brisé les carreaux, volé la vieille horloge de la cuisine et défoncé les toits. C'est à peine s'il restait de la Belle-Épine quelques pans de murs noircis, quelques cloisons derrière lesquelles le petit poste pouvait s'abriter contre les obus

communards venant de Villejuif et des Hautes-Bruyères.

Au loin, la route d'Italie s'étendait blanche, poudreuse, irradiée d'un soleil aveuglant. La consigne était de ne laisser passer personne venant de Paris, consigne facile à exécuter, car pas un homme, pas une voiture, pas un chien ne troublaient la tristesse du paysage. De temps en temps, un petit nuage blanc s'élevait au-dessus des pavés. C'était un projectile de plus qui venait d'éclater.

Et les camarades étaient maussades ! Le capitaine Fleuray, un vieux briscard, épave de l'armée de la Loire, n'avait pas encore pu se remettre de l'humiliation éprouvée après avoir été si longtemps un « recularde ». Quand ceux de Metz et de Sedan risquaient ce mot devant lui, il se regimbait disant que les « recularde » valaient bien les « capitularde » ; mais, au fond, ces querelles entre

camarades étaient tristes. Le lieutenant Chavanne, un grand gaillard à barbe rousse, adjudant avant la guerre, et promu à un grade que son éducation lui interdisait d'atteindre, tâchait de remplacer les capacités par beaucoup de morgue. Enfin, il y avait un sous-lieutenant bizarre et rêveur qui ne disait jamais un mot : il se contentait de fumer majestueusement, et de tirer de belles bouffées de sa pipe, à intervalles isochrones. Pensait-il à quelque chose ? Personne n'aurait pu le dire, mais cette fumerie muette lui donnait un air très profond.

Lorsqu'on lui parlait, il levait sur vous un œil impassible et rond. On croyait qu'il allait répondre. Deux ou trois bouffées sortaient de sa bouche, et puis c'était tout. Il continuait gravement à fumer, en reprenant son rêve interrompu.

Et Jacques, pendant toute son enfance, avait tellement entendu parler de la gaieté

des mess militaires ! Il en était là de ses réflexions, plutôt mauves, lorsqu'il aperçut à l'horizon, du côté de Paris, un gros point noir s'avancant tranquillement au milieu des petits nuages blancs. On alla chercher une lorgnette, on se la passa de main en main, et, bientôt, il fut reconnu, à l'unanimité, que c'était une voiture, et même une voiture de déménagement ! Quel pouvait être le voyageur assez original pour se promener dans une voiture de déménagement, sous la pluie de bombes et d'obus qui détérioraient la route. À coup sûr, le jour était mal choisi pour une semblable pérégrination ; un moment, un projectile éclata si près de la voiture, que l'on s'attendit à la voir s'arrêter. Il n'en fut rien et elle continua sa marche en avant.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas, le capitaine Fleuray, qui prétendait ne se troubler de rien, ne put cependant dis-

simuler un geste d'étonnement. Sur le devant, assise sur un canapé laqué blanc, et enveloppée dans un grand manteau sombre, était une jeune femme d'une beauté remarquable. Elle était blonde, rose, souriante et, ses yeux bleus, invraisemblablement grands, n'accusaient pas la moindre émotion. Derrière elle, on apercevait, entassés pêle-mêle, des tentures de soie, des bahuts normands, des glaces, des bronzes, et toutes sortes de meubles de prix. Une potiche en porcelaine du Japon lui envoyait de grandes branches vertes au-dessus de la tête, et, au milieu de ce fouillis, avec sa figure calme, elle avait l'air d'une idole dans un temple chinois. Un homme en blouse menait à pied l'attelage; il était couvert de la terre que les obus avaient projeté sur lui, et sa pâleur contrastait avec la tranquillité de celle qu'il escortait.

En arrivant près de la Belle-Épine, elle donna l'ordre d'arrêter, et aussitôt elle salua très gentiment Fleuray :

— Bonjour, monsieur le capitaine ; je suis bien aise de me trouver enfin avec des chrétiens. Vous voyez, je suis comme le colimaçon, je m'en vais avec ma maison sur le dos... au milieu des bombes.

Et elle éclata de rire. Elle était vraiment charmante, et l'on n'aurait jamais cru que tant de crânerie pût se cacher sous une apparence aussi délicate. Le capitaine Fleuray ne fut pas cependant ému par ce gracieux accueil : il prit sa voix la plus formidable et répondit en prenant une pose de gendarme qui va vérifier des papiers :

— D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

— Moi, mais je viens de Paris. Il n'est plus du tout amusant, allez ! Si vous voyiez nos pauvres boulevards, c'est navrant : des képis, des barbes hirsutes, des plumets, des

uniformes insensés. S'il m'avait fallu rester au milieu de ce monde-là, j'en serais morte. J'ai un petit pied-à-terre à Palaiseau; ce n'est pas grand, mais c'est gentil, une bi-coque endormie dans le feuillage... et je vais y attendre des jours meilleurs.

— Il n'y a qu'un inconvénient à ce projet, madame, c'est que je ne puis vous laisser passer.

Elle regarda le capitaine avec stupéfaction. Aucun homme probablement n'avait osé lui parler sur ce ton-là, et n'admettant pas une aussi brutale injonction, elle leva les yeux pour voir s'il n'y aurait pas, dans le cadre, un auxiliaire. Le lieutenant Chavanne la regardait avec indifférence. Elle ressemblait si peu aux gaillardes qu'il avait connues au bal d'Orient ! Le sous-lieutenant fumait avec son impassibilité accoutumée. Ses grands yeux vagues ne promettaient pas grand secours. Quant à Jacques Martian,

campé au second plan, il la contemplait avec extase. Elle s'en aperçut sans doute, car elle éleva le ton :

— Comment, je ne puis passer ! Savez-vous, mon cher monsieur, que vous êtes d'une impertinence rare. Est-ce que, par hasard, vous seriez aussi mal élevé que le communard extraordinaire qui commandait à la porte d'Italie : un individu que je ne recevrais pas dans mon écurie, parce qu'il la salirait, et, qui m'a forcée de parlementer avec lui pendant une demi-heure ? Et, j'ai été obligée d'être aimable, et de faire la conquête de ce monsieur, qui s'est si bien apprivoisé, qu'il voulait à tout prix m'offrir un verre de je ne sais quel *mêlé*. Voyons, vous me permettrez bien de m'en tirer, avec vous, à meilleur compte.

Et elle lui lança un regard à attendrir un tigre. Le capitaine ne sourcilla pas et, avec la voix de Géromé, dans l'*Œil crevé* :

— Quand la consigne, madame, est de ne pas passer, personne ne passe. La maréchale de Mac-Mahon elle-même viendrait, je lui dirais de faire demi-tour.

Sans doute il se rappelait cette grande réclame d'un magasin de confection, où l'on voit un conscrit qui arrête l'Empereur et lui dit que, « lors même qu'il serait le petit caporal, on ne passe pas ».

À nouveau, elle échangea un regard avec Jacques qui crut l'heure venue d'intervenir et de brûler ses vaisseaux : les moments étaient précieux, il fallait brusquer la situation. Il s'approcha et, simulat, tout à coup, une reconnaissance lointaine :

— Pardon, madame, dit-il, ne seriez-vous pas madame ?...

— Gloriette Darçay, madame Gloriette Darçay.

— Comment ! c'est vous, c'est toi !

Et, sans hésiter, il avança les bras tendus vers la jolie blonde, qui, à son tour, comprenant le secours qui lui arrivait, se laissa embrasser le plus gentiment du monde. Ce fut parfumé et exquis.

— Gloriette Darçay ! Ah ! par exemple, si je m'attendais à te rencontrer ici !

— Et moi donc ! répondit Gloriette dans un éclat de rire.

— Vous connaissez madame ? demanda le capitaine.

— Si je la connais ! Si nous nous connaissons !...

Et les accolades recommencèrent de plus belle. Devant cette preuve indiscutable, Fleuray s'attendrit :

— Eh bien, madame, je vais vous laisser passer, mais puisque le lieutenant Martian vous connaît, il vous accompagnera jusqu'à Palaiseau, sous sa responsabilité person-

nelle, et vérifiera, en même temps, votre identité.

Jacques ne se fit pas prier ; cinq minutes après, son cheval d'armes était sellé et, joyeux, le poing sur la hanche, il partit, emmenant sa prisonnière dans un rayon de soleil.

II

LA MAISON existait réellement à Palaisseau. Un vrai nid d'amour avec le toit en tuiles rouges, les volets verts et les murs garnis de vigne-vierge. Quant à l'identité, elle était facile à établir ; la bicoque était gardée par tante Florence qu'on appelait tante Flo, une vieille dame un peu sourde, vaguement bossue, mais chauvine enragée, et qui avait très bon air sous son bonnet de dentelles campé sur de beaux cheveux blancs d'argent.

D'ailleurs, l'identité, le devoir militaire, la politique, les exigences de la guerre civile, Jacques avait tout oublié, en regardant la

voyageuse qu'il était chargé d'escortes. Gloriette ! le nom lui allait divinement, elle était en effet, ce que les Anglais appellent : *glorious*, pour expliquer un genre de beauté qui envoie des rayonnements. Ses cheveux blonds, d'un joli blond très parisien, frisant naturellement sur les tempes et environnant le visage comme d'un nimbe d'or, faisaient contraste avec les sourcils noirs et très arqués, et les cils frangeant des yeux profonds à s'y noyer, d'un bleu tirant sur le vert. Le nez aquilin, distingué, autoritaire, surmontait une bouche sensuelle qui souriait en carré, laissant voir les plus jolies dents du monde. On eût dit une fleur jetant de la lumière ; mais ce qui était surtout merveilleux, c'est le teint mat, et cependant éclatant, comme ces lampes d'albâtre éclairées intérieurement.

Tandis que l'homme en blouse déballait les meubles, elle fit faire à l'officier le tour

de la Bicoque, lui montrant les chambres tendues de perse, à gros bouquets, le jardin enchanteur, un fouillis de vieux arbres enchevêtrés, rappelant « le paradou », la salle à manger toute petite, mais si confortable, si gaie, avec ses dressoirs et ses murs garnis de vieille faïence, à dessins naïfs. Tante Flo suivait en trotinant, très intéressée par l'irruption de ce guerrier botté et casqué, venant troubler la sérénité paisible du petit nid. Et, comme Jacques s'extasiait, très sincère dans son admiration, Gloriette dit en soupirant :

— Oui, la bicoque est gentille, assurément, mais ce n'est pas un endroit pour vivre seule, et les soirées sont tristes. Tenez, monsieur, vous devriez rester dîner ce soir avec nous, sans cérémonie, à la fortune du pot, si toutefois vous ne regrettez pas trop la popote de la Belle-Épine.

Dîner avec elle ! Quelle bonne fortune inespérée, après tant de grand'gardes, sous la pluie, dans la boue, tout transi sous le manteau d'ordonnance ! Le premier mouvement fut d'accepter avec allégresse... mais, Jacques réfléchit. Le capitaine l'attendait, sans doute ; et si, par malheur, il y avait une prise d'armes, une alerte, dans la soirée, quelle honte d'être absent, même en vertu d'une autorisation régulière ! Quel crève-cœur d'apprendre au retour que l'on s'était battu et qu'il n'était pas là, à son poste, avec les camarades ! Et, tandis qu'il était ainsi ballotté entre le désir et le devoir, Gloriette attendait hardiment, bien campée sur une hanche, dans une adorable attitude, avec ses grands yeux verts qui imploraient un bon oui.

— Alors, c'est entendu ? Je vais dire à tante Flo de faire mettre votre couvert ?

— Madame, je voudrais accepter, oui, de tout mon cœur, je voudrais pouvoir savourer cette joie... ah! si vous saviez l'impression ressentie... comme une allégresse indéfinissable; mais le capitaine Fleuray m'attend. Il m'a dit de vous escorter, de vérifier votre identité sans plus, et de lui rendre compte. Donc, il me faut rentrer à la grand'garde. Plaignez-moi un peu. Grandeur et servitude militaires, comme disait Alfred de Vigny.

— Au moins, vous me promettez de revenir? Nous sommes distants à peine de sept kilomètres.

— Ah! pour cela, je vous le jure! Au premier jour libre, j'accours. C'est l'affaire d'un temps de galop. Adieu, madame. Je vais penser beaucoup à vous.

— Mais, je ne vous le défends pas... au contraire.

Là-dessus, très troublé, Jacques baisa respectueusement les doigts fuselés qu'on lui tendait, puis il se remit en selle, et s'éloigna, sentant bien qu'il laissait un peu de son cœur dans la petite maison aux tuiles rouges.

La nuit tombait et, dans le lointain, la redoute des Hautes-Bruyères s'estompait sur un ciel pourpre et or, un ciel d'incendie, assez inexplicable, étant donné que le couchant n'était pas dans cette direction. Pris d'un vague pressentiment, Martian accéléra l'allure et, de loin, distingua des masses noires qui s'agitaient et s'alignaient devant l'auberge. Puis, tout à coup, une sonnerie de trompette déchira l'air : À cheval, sonnerie suivie du refrain du régiment. Pour le coup, notre lieutenant piqua des deux, et arriva juste à temps pour prendre sa place devant son peloton formé en bataille.

— Ah! vous arrivez bien! s'écria le capitaine Fleuray. J'étais désespéré de vous avoir fait escorter cette donzelle.

— Mon capitaine, commença Martian, la donzelle est une personne honorablement connue à Palaiseau, madame Darçay...

— Ah! il s'agit bien de cela! répliqua le capitaine avec humeur. Nous partons en service de nuit et vous êtes chargé, avec votre peloton d'avant-garde, d'une reconnaissance spéciale vers les Hautes-Bruyères.

— Bien, mon capitaine, répondit Jacques, songeant, avec un petit frisson, qu'un peu plus, il allait être porté manquant à ce poste d'honneur.

En hâte, il réunit ses hommes et prit la tête de la colonne. Après avoir disposé sa pointe d'avant-garde, il s'engagea au grand trot sur la route de Thiais, très nerveux, dans un état d'âme spécial, où le souvenir de Gloriette se mêlait aux responsabilités guer-

rières. Puis, arrivé à proximité de la redoute, et assez surpris de n'avoir encore provoqué l'envoi d'aucun projectile, il gravit seul, au petit galop de chasse, pour rien, pour le plaisir, peut-être pour calmer ses nerfs, le monticule jusqu'à cent mètres des embrasures. La nuit était très claire, et cependant rien ne bougea et les canons restèrent muets.

Cela devenait intéressant. Alors, ma foi, il fit charger les carabines, commanda : « Peloton en avant, au galop » ! franchit le parapet et arriva comme une trombe dans l'intérieur de la redoute. Il y avait encore une quinzaine de communards en train de manger la soupe — sorte d'arrière-garde chargée de protéger les derrières de la garnison qui rentrait à Paris. L'un des fédérés lui tira un coup de pistolet qui lui effleura la tempe droite ; les autres, terrifiés, à la vue de ces cavaliers qui leur tombaient du ciel, se rendirent sans résistance ; on leur attacha

les mains avec des cordes à fourrage, et tout cela se passa le plus simplement du monde.

Cela fait, Jacques enleva le drapeau rouge, fit coudre à la hâte, à un morceau de ce drapeau, un lambeau de chiffon blanc et un carré de tablier bleu qu'il trouva dans les casemates, fixa ce gigantesque drapeau tricolore à l'ancienne hampe et le planta à l'endroit le plus élevé, en pleine lumière d'une lune argentée et radieuse. Ses souvenirs juvéniles lui rappelaient un incident analogue raconté dans *les Mousquetaires*, alors que d'Artagnan fabriquait un drapeau blanc, avec une simple serviette, au siège de La Rochelle. Un omnibus : *Batignolles-Jardin des-Plantes*, et un vieux fiacre échoués là, Dieu sait comment, servirent à emporter tout ce qu'on put d'armes et de munitions, et on reprit le chemin du camp, avec les prisonniers.

— Mon commandant, dit Jacques à un chef de bataillon, qu'il rencontra à Bourg-la-Reine, vous n'avez plus à vous inquiéter des Hautes-Bruyères. C'est pris par nos dragons. Et ça n'a pas été malin : la redoute était presque vide.

— Bravo, jeune homme, répondit le chef de bataillon.

Et, en même temps, il fit une moue qui signifiait : « Pristi ! si j'avais su ! »

Arrivé au camp, Martian fut embrassé par le colonel, et invité pour le lendemain à déjeuner. Au dessert, celui-ci lui glissa à l'oreille qu'il allait le porter pour la croix, si bien que notre héros eut toutes les peines du monde à ne pas se lever pour exécuter une polka autour de la table. Dans l'après-midi il y avait repos général ; et Jacques, débarrassé des soucis du métier, se remit à penser, avec une douceur infinie, à madame Darçay. N'était-il pas tout à fait dans la vieille tra-

dition française, en s'élançant de « l'amour au combat » et du combat à l'amour. Seul, le cheval d'armes Pandore, qui avait trimé toute la nuit, ne sentait pas la nécessité de faire encore, ce jour-là, quatorze kilomètres, alors que tous les camarades étaient étendus mollement sur la litière... mais on ne lui demanda pas son avis.

— Perdriol, dit Jacques à son ordonnance, tu selleras Pandore pour trois heures.

III

ET, À TROIS HEURES, s'enlevant sur les deux poignets, avec une souplesse toute scolaire, Martian se mettait gaiement en selle. La nature semblait prendre part à sa joie : l'air était frais, et la route ensoleillée était bordée d'arbres qui, sous l'action de la brise, laissaient tomber comme une pluie de fleurs sur le passage du jeune héros. Il avançait, comme dans une gloire, les poumons largement ouverts, grisé par les pénétrantes senteurs, vaguement attendri, et trouvant la vie très belle. Il dépassa Antony et arriva à Palaiseau, où il laissa

Pandore à l'hôtel. Puis, avec un gros battement de cœur, il se dirigea vers la Bicoque.

Tout de suite, à travers la grille, il vit Gloriette, sur le perron, les bras nus, les cheveux épars sur les épaules, drapée dans une espèce de peignoir de linon rose qui la faisait ressembler à une princesse de féerie exilée sur cette pauvre terre, à la suite de quelque maléfice. En apercevant le lieutenant, elle battit des mains ;

— C'est vous ! Ah ! que c'est gentil d'être venu ! Tenez, j'en avais le pressentiment, et je le disais à tante Flo qui adore les militaires. N'est-ce pas, Flo ?

Jacques baisa respectueusement la main qu'on lui tendait, et pénétra, à la suite de Gloriette, dans le petit salon du rez-de-chaussée, avec la sensation de marcher dans un sillage d'odeurs. On s'assit côte à côte sur un canapé près de la fenêtre.

— Vous savez que je vous en ai voulu beaucoup de ne pas être resté dîner. Et tante Flo, aussi, vous en a voulu. Elle avait mis à rôtir un gros canard... Allons, monsieur, dites un peu ce que vous êtes devenu depuis hier soir.

— Ah! il s'est passé bien des événements». Je suis un grand enfonceur de portes ouvertes. J'ai pris, avec mon peloton, une redoute où il n'y avait presque personne, et mon colonel me propose pour la croix.

— Vraiment. Oh! racontez-moi cela!

Alors Martian, sans fausse modestie, mais aussi sans aucune forfanterie, raconta les événements, simplement, comme ils s'étaient passés. Il expliqua l'émotion qu'il avait ressentie en trouvant l'escadron à cheval, les temps de galop devant les Hautes-Bruyères, le silence des pièces : puis le coup de folie qui l'avait poussé à escalader le re-

tranchement, et enfin les prisonniers, ramenés dans l'omnibus et le vieux fiacre. Tandis qu'il parlait, Gloriette l'écoutait émue, voyant sous un jour tout nouveau ce sous-lieutenant, à figure toute neuve, dont les lèvres étaient à peine estompées d'un fin duvet châtain. Ce gosse, à peine échappé de l'école, était un brave petit Français.

— Savez-vous que c'est très beau ce que vous avez fait là? dit Gloriette, en lui serrant la main.

— Oui, très beau, proclama tante Flo, avec enthousiasme. En somme, vous pouviez être carrément fusillé, si jeune! Ah! qu'aurait dit votre pauvre maman!

Et, à son tour, avec une larme qui perlait sous les lunettes, la vieille bossue serra énergiquement la main de l'officier.

— Mais non, vous exagérez, reprit Martian, puisque je vous dis que la redoute était presque abandonnée. Du moment qu'on ne

tirait pas, tout autre, à ma place, aurait voulu savoir pourquoi. C'est simple comme bonjour.

— Enfin ce soir, au moins, consentez-vous à dîner à la Bicoque? demanda Gloriette, avec son beau sourire.

— Oui, avec le plus grand plaisir. Aujourd'hui nos dragons se reposent et il n'y a pas de danger.

— Bravo! s'écria Flo; on débouchera une vieille bouteille. Vive l'armée!

Et, avec son bonnet un peu de travers, en proie à une exaltation patriotique, elle se dirigea vers la cuisine.

Le dîner fut un enchantement. Martian jouissait pleinement du bonheur de se trouver dans un intérieur aussi confortable, après tant de jours cahotés dans la boue, soumis à toutes les intempéries, mangeant, assis sur sa cantine ou dans quelque mesure abandonnée, à moitié démolie par les obus.

Et puis, la femme, ce culte instinctif de ses vingt ans, se retrouvait enfin devant lui, dans le parfum des roses, dans le frou-frou des élégances raffinées; en la regardant, il se sentait l'esprit emporté en de lointaines rêveries de courtisanes de Venise ou de patriciennes de Florence. Quelle noble et fière nature Jacques pressentait, dans la moindre attitude de ce grand corps élégant, fort et souple, qui se profilait sous le peignoir garni de dentelles et orné sur le cou haut-ruché d'un gros bouquet d'orchidées! Quelle étrange profondeur dans ces yeux parfois à demi fermés, voluptueux et doux, parfois s'ouvrant tout grands, perçants et froids! Quel pli dédaigneux dans cette bouche souriant un peu de côté! Et pendant tout le repas, mille attentions délicates, les morceaux gentiment choisis, et le romanée-conti, une vieille bouteille, d'une cuvée spéciale, versé

dans le verre de cristal, avec le petit doigt gentiment en l'air.

Jacques se sentait envahi par une béatitude indéfinissable, et c'est à peine si son extase était parfois troublée par les réflexions saugrenues et les « santés » gaillardement portées par tante Flo. Au reste, une fois le café versé, la bonne demoiselle s'esquiva discrètement, et Martian resta seul avec Gloriette dans le salon qui, maintenant, se remplissait d'ombre.

La jeune femme s'était mise au piano, peut-être dans la vague idée de fuir le danger du tête-à-tête, et là, au hasard de ses propres sensations, elle se mit à jouer des fragments de valse lentes, voluptueuses et tristes. Martian quitta le canapé, et, dans une fantaisie gamine, vint s'asseoir sur le tapis, aux pieds de Gloriette, les deux bras autour de sa taille, la tête contre ses genoux.

— Jouez encore, voulez-vous ?

Et, ainsi couché, étreignant ce jeune corps dans son peignoir soyeux, les yeux parfois à demi fermés, parfois la fixant longtemps jusqu'à ce que son regard rencontrât le sien, Jacques écouta. Nul désir de briller : les airs s'enchevêtraient les uns dans les autres, au gré des souvenirs, quittés et repris suivant l'inspiration. Il rêvait, en l'écoutant, très pris, très remué, par moment l'étreignant avec violence de ses deux bras, elle, un peu surprise d'abord, puis répondant, en riant, à ses caresses, sans paraître y attacher plus d'importance qu'à un jeu, et, d'une main, tandis que l'autre continuait à courir sur les touches d'ivoire, elle ramenait la tête contre elle chaque fois que Martian faisait mine de s'éloigner : Qu'il était bien ainsi, bercé par les airs harmonieux, grisé par les effluves de la jupe, remué jusqu'aux moelles par les ondulations du beau corps qui frissonnait sous son

étreinte ! Quand leurs regards se croisaient, il semblait à Martian que cette femme lui souriait comme sa mère lui souriait lorsqu'il était enfant, et, comme son enfant, il se roula à ses pieds, perdu dans les plis de sa robe. Les rêves accumulés de sa jeunesse, après Saint-Cyr et la guerre, prenaient-ils pour la première fois un corps digne d'eux ? Peut-être, pareille à ces mouvements instinctifs admirablement logiques, quoique prompts comme l'éclair, qui nous font reprendre notre équilibre au moment d'une chute, une passion subite s'emparait-elle de lui ? Moment d'intuition sublime, dans lequel, oublieux des responsabilités et des obstacles, l'être tout entier, esprit, cœur, sens, s'élançait vers l'objet aimé !

La nuit était venue, et tante Flo, endormie par la musique, sommeillait dans le salon voisin, les mains réunies sur son ventre. Jacques se leva tout à coup et, d'un geste

brutal, il empoigna la jolie tête de Gloriette, et lui campa sur les lèvres le baiser le plus goulu, le plus savant, le plus profond que jamais lieutenant de cavalerie ait donné à une belle fille. Gloriette poussa un petit cri, voulut se débattre, mais, sans doute, la saveur aphrodisiaque de ce baiser à la husarde avait-il une puissance imprévue de grisante jeunesse, car elle, à son tour, abandonna ses lèvres, toute secouée par un tremblement spasmodique. Alors, sûr de sa victoire, Jacques prit Gloriette par la main et l'entraîna vers le petit escalier en spirale qui devait conduire à la chambre à coucher. Gloriette hésita un moment, troublée par la rapidité de l'aventure, puis, avec un geste qui signifiait : « Ma foi, tant pis, le sort en est jeté », elle suivit, en riant, l'officier, tout en retroussant d'une main le long peignoir froufroutant.

Dans son fauteuil à oreillettes, tante Flo dormait-elle toujours ?... Qui sait ?

IV

LE LENDEMAIN MATIN, après une nuit folle, une nuit inoubliable, tandis que la petite pendule de Saxe sonnait lentement les heures heureuses, Jacques se leva, un peu frissonnant, avec le vague sentiment qu'il fallait rentrer dans la vie réelle et reprendre le harnais.

L'auberge délabrée de la Belle-Épine lui apparut, ainsi que la sévère figure du capitaine Fleuray. Il fallait retourner bien vite à son poste. Il s'arracha des beaux bras satinés qui voulaient le retenir, embrassa, en hâte, deux yeux qui souriaient, tout pleins d'aveux reconnaissants, et, au sortir de cette

chambre à atmosphère lourde, pleine de re-lents fauves, il aspira avec délice la fraîcheur matinale. L'herbe était toute couverte de rosée, et, aux branches, étaient suspendus de longs fils de la Vierge.

Il retrouva son cheval à l'hôtel et reprit le chemin de la route d'Italie, heureux comme un roi, se tenant à quatre pour ne pas envoyer en l'air, en guise d'allégresse tumultueuse, son képi à peine galonné d'or.

Quand le capitaine Fleuray descendit aux écuries, il trouva Martian qui, consciencieusement, examinait les chevaux de son peloton, en passant sa main sur le garot, et s'assurant que l'équipée de l'avant-veille n'avait causé aucune blessure du dos.

— Ah ! je suis content de vous trouver.

Le colonel vous demande au château de Morangis, sans doute au sujet du rapport qu'il doit envoyer au maréchal.

— Bien, mon capitaine ; j'y vais.

Jacques emprunta le cheval de son maréchal des logis, car vraiment Pandore, plus heureux que son maître, avait droit à un peu de repos, et se dirigea vers le château où le colonel Cornat l'attendait avec impatience. Ce dernier le fit entrer aussitôt dans un petit salon Louis XV, transformé en cabinet de travail, puis, fermant la porte avec soin, il lui dit :

— Voici. Le *Gaulois* dit que les Hautes-Bruyères ont été prises par un peloton de chasseurs. C'est ennuyeux, parce que, de vous à moi, ce petit fait, d'armes pouvait obtenir non seulement la croix pour vous, mais les deux étoiles pour moi.

— Oh! mon colonel, c'est très facile à faire rectifier. Le directeur du journal est un ami de la famille, et je peux lui écrire un mot à ce sujet.

— Eh bien, écrivez tout de suite, afin que la rectification ait lieu le plus tôt pos-

sible, au nom du journal, bien entendu. C'est très important. Tenez, voici du papier sans en-tête du régiment, car votre lettre ne doit avoir rien d'officiel, vous comprenez ?

— Bien, mon colonel.

Et Jacques écrit :

« Mon cher directeur,

» Vous seriez bien aimable de dire, dans votre journal, que ce n'est pas un peloton de chasseurs, mais un peloton du 4^e dragons, colonel Cornat, qui a enlevé hier la redoute des Hautes-Bruyères. Je le sais d'autant mieux qu'il s'agit de mon peloton, et que mon maréchal des logis s'est taillé une cravate dans le drapeau du fanion rouge. Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

» Cordialement vôtre,

» JACQUES MARTIAN,

» SOUS-LIEUTENANT AU 4^E DRAGONS. »

Or, il arriva que le directeur du journal, au lieu de faire une rectification personnelle, trouva plus simple et plus intéressant de reproduire textuellement la lettre de son jeune ami Martian, sans se douter des foudres qu'il allait attirer sur sa tête. En effet, le maréchal Mac-Mahon n'hésita pas à octroyer immédiatement quinze jours d'arrêt à l'imprudent écrivain. Ah! la vie! Hier, on était un héros, couronné de lauriers, aimé d'une femme exquise, toutes les gloires et toutes les joies. Le lendemain, on est un simple prisonnier détenu à son domicile. Et quel domicile! Une chambre d'auberge ouverte à tous les vents!

Perdriol l'ordonnance partit pour la Bi-coque, avec la lettre suivante :

« Ma belle Gloriette,

» Impossible d'aller à Palaiseau. Le maréchal me met aux arrêts pour une indis-

crétion de presse faite en l'honneur du régiment. Mais ce qui me cause un réel chagrin, ce n'est pas la privation de la liberté pendant quinze jours : c'est l'empêchement d'aller vous voir. Je vous envoie le meilleur de moi, en infinies tendresses.

» JACQUES.»

La journée se passa assez tristement. Quand le législateur avait institué les arrêts, avec obligation de garder la chambre, il avait prévu que l'officier aurait un domicile possible et non un cantonnement dans des ruines.

La nuit tombait. Perdriol venait d'apporter le dîner du sous-lieutenant. Au loin, l'horizon s'empourprait de lueurs sinistres d'incendie. C'était Paris qui brûlait et l'on entendait les sourds grondements du canon. Dans son isolement, qui le laissait en complet désarroi, au milieu des ombres

grandissantes, il semblait au pauvre sous-lieutenant que c'était la fin de tout, la fin de Paris, la fin de la France, la fin de la gloire et peut-être de l'amour.

D'en bas, il entendit le capitaine Fleury qui disait :

C'est le Panthéon qui est en flammes.

Puis le lieutenant Chavanne proposa :

— Si nous poussions jusqu'à Villejuif, nous nous rendrions mieux compte.

Et les officiers s'éloignèrent; le bruit des voix alla en mourant, et Jacques, cette fois, se trouva seul, ressentant comme une vague envie de pleurer. Tout à coup, un bruit de roues grinça sur le macadam de la route et un coupé s'arrêta devant la porte de l'auberge. Puis une femme emmitouflée, dans une grande mante sombre, sauta lestement à terre, et Martian arriva sur l'escalier juste pour recevoir Gloriette dans ses bras.

— Comment : c'est toi ! Chérie ! Ah, mon adorée !

— J'ai fait comme Mahomet : puisque la montagne ne pouvait venir à moi, je suis allée à la montagne.

— Ah ! que c'est gentil ! J'étais si triste ! Et maintenant, voilà que ma prison est transformée en paradis ; mais tu vas être atrocement mal, toi, qui es habituée à tant de confort.

— On n'est jamais mal quand on s'aime. Souviens-toi du grenier de Béranger, quand on a vingt ans, ce qui est notre cas.

— Oui, mais il était clos et couvert, le grenier de Béranger.

— Eh bien, je me blottirai dans tes bras.

Et cette nuit-là, en dépit du maréchal et de ses ordonnances, en dépit du vent qui faisait « hou-hou » à travers les huis déchiquetés par la mitraille, deux amants sur la dure couchette de la Belle-Épine s'aimèrent roya-

lement, tumultueusement, à la lueur des étoiles scintillantes, elle, souriante, épanouie, cherchant à faire oublier au prisonnier par ses caresses, les tristesses et les injustices de la vie, lui attendri jusqu'aux larmes, par tant de bonheur immérité. À l'aube elle repartit radieuse dans la fraîcheur matinale à la grande surprise de la sentinelle à l'avancée, qui, moitié rêvant, crut voir, dans les brumes, une créature chimérique qui retournait vers les pays bleus.

V

LES QUINZE JOURS d'arrêt passèrent encore assez vite, coupés par quelques visites nocturnes de Gloriette; le colonel, d'ailleurs, avait permis à Martian de prendre ses repas avec ses camarades. À la nuit tombante, le lieutenant s'installait à deux cents mètres de l'auberge, fouillant des yeux l'horizon, jusqu'à des heures très avancées, dans l'espoir de voir apparaître sur la route les deux lanternes de la voiture amenant madame Darçay. Ce soir-là, surtout, il aurait désiré la voir pour fêter avec elle la fin de sa captivité. Dix heures venaient de sonner à un clocher lointain, et Jacques commençait

à désespérer, lorsque deux points lumineux brillèrent dans la nuit. Était-ce le bonheur ?

Était-ce Gloriette, venant une fois de plus grelotter de froid dans le « tourne-bride du sous-lieutenant » ? comme disait pompeusement Barbey d'Aurevilly, en parlant de sa garçonnière.

C'était bien elle, mais elle ne descendit pas du coupé.

— Tes arrêts sont terminés ?

— Oui, mon adorée, depuis ce matin dix heures.

— Eh bien, j'ai réfléchi. Il fait trop froid à la Belle-Épine et, vraiment, même pour des amoureux, ça manque un peu de confort. Puisque Paris est rouvert, je t'enlève.

— Pour aller où ?

— Chez moi, dans mon appartement du boulevard Malesherbes. Dis un peu que ce n'est pas une bonne idée.

— Mais je n'ai pas le droit de quitter le cantonnement.

— Bah ! on ne te verra pas. Je relèverai les panneaux de bois du coupé et nous passerons ainsi à la barbe des chefs. Ce sera très amusant.

Partir avec Gloriette, coucher à Paris, dans la grande ville reconquise, c'était bien tentant ...

Sans en demander davantage, Martian sauta dans le petit coupé, et sentit deux bras parfumés qui s'enlaçaient autour de son cou. Nos amoureux s'envolèrent gaiement comme des collégiens en vacance, et, par le petit rond pratiqué dans le châssis relevé, ils eurent la joie bien française de narguer l'autorité, en la personne du capitaine Fleurray assis devant la Belle-Épine et fumant tranquillement sa pipe, avec la philosophie d'un sage revenu des vanités de ce bas monde.

Cependant la voiture roulait. Elle avait franchi la porte d'Italie, et Jacques regardait avec une suprême douleur le Paris du siège qu'il apercevait et qui ressemblait si peu au pimpant Paris entrevu, pendant son enfance, par-dessus les murs du lycée Bonaparte. Les blessures n'étaient pas encore pansées. Les murs des maisons étaient tigrés de balles. De petits postes de lignards en tenue de campagne, avec la capote grise et le bissac, montaient la garde au coin des rues pavoisées de drapeaux tricolores. La place de la Concorde surtout le navra, et l'officier contempla douloureusement la terrasse des Tuileries transformée en forteresse avec fascines et sacs de terre, la colonnade du Corps législatif écornée par les boulets, la statue de la ville de Lille décapitée, en face de sa sœur, la ville de Strasbourg, drapée de deuil et, surtout, surtout la rue Royale minée avec l'effondrement de

deux immeubles faisant le coin de la rue Saint-Honoré. Quelle désolation! quelle tristesse!

Mais, à vingt ans, les impressions sont fugitives, et Martian, grisé par la présence de Gloriette serrée contre lui, eut bientôt oublié la mélancolie de toutes ces ruines.

Le coupé se dirigeait maintenant vers le boulevard Malesherbes, dans des quartiers tout neufs où l'on s'était moins battu et qui, par conséquent, avaient moins souffert. Il s'arrêta enfin devant un immeuble de belle apparence.

— C'est là, dit Gloriette.

— Peste! tu es bien installée!

— Ah! évidemment, c'est mieux qu'à Palaiseau; c'est mieux et... moins bien.

On descendit sous la voûte. Un vestibule conduisait à un escalier solennel. Au second, Francine, la femme de chambre, ouvrit et l'on pénétra dans un petit salon tendu

de tapisseries Renaissance représentant des scènes de l'histoire ancienne, des personnages faisant leur soumission à un roi vainqueur.

— C'est le salon des refusés, dit Gloriette, en riant, tu n'y attendras jamais.

Cependant, Jacques s'extasiait devant les vitrines où étaient alignés de merveilleux petits saxes, miniatures, miroirs à main, ornés de saphirs, lorgnettes garnies de roses, éventails Louis XV, représentant le Jugement de Paris. Çà et là quelques marbres. Le buste de la Jeunesse, par Weeck, celui de l'impératrice d'Autriche, acheté à cause d'une vague ressemblance... Quelques tableaux : les *Lavandières*, de Boucher ; *Divertissement champêtre*, de Lancret, et un exquis petit Sweebach où des hussards accompagnaient une voiture de vivandière.

— Alors nous faisons le tour du propriétaire ?

— Mais oui, fit Jacques, très amusé.

On pénétra dans la salle à manger ouvrant sur une serre encombrée de plantes. Aux murs, le cuir de Cordoue, à grands ramage, disparaissait sous des étagères garnies de plats d'argent, d'aiguières, de surtouts, de vidrecomes, salières en argent ciselé, moulin à poivre représentant un petit vaisseau à écusson fleurdelisé, cafetières tripodes pour une, deux, trois personnes, avec manche droit et guirlande Louis XV, De là, on passa dans le premier boudoir. Et, tandis que Martian se penchait sur un vide-poche en satin blanc, avec cette inscription brodée au milieu des rinceaux et des fleurs de soie : *L'amour se plaît à lier nos cœurs :*

— Ne regarde pas cela, dit Gloriette, en rougissant un peu, c'est rococo.

C'était surtout le passé, tout un passé de luxe avec madame Darçay, en amazone, avec le cabinet de toilette tout en glace, la

baaignoire d'argent massif et l'appareil à douches, la table duchesse avec le jeu de brosse en argent, marquées au chiffre G D. Par exemple, au mur deux merveilles sur ivoire, de Baudouin, l'*Indiscret* et la *Surprise*.

— Vois-tu, dit Gloriette, les deux amants, dérangés par une visite inattendue, se sont cachés précipitamment derrière les tentures à grands rideaux verts d'un lit à dôme. Mais ils ont laissé sur un fauteuil, une robe de soie et un habit de velours, un tricorne et un chapeau enrubanné.

— C'est symbolique, dit Jacques; mais la pièce qui m'intéresse le plus, c'est ta chambre à coucher. Je suis certain de trouver une grande différence avec la Belle-Épine.

— Eh bien, viens la voir.

Elle lui tendit la main, et le fit entrer dans une grande pièce toute tendue, suivant la mode du temps, en peluche saumon à re-

flets argentés. Le lit large et sévère se dressait sur une estrade, avec le fond formé d'un grand rideau entr'ouvert à l'italienne. Au pied, deux amours dorés, à califourchon sur des cygnes, et un prie-Dieu. La couverture était faite et deux larges oreillers avaient l'air de se dire les choses les plus tendres du monde. Sur le couvre-pied de satin vieux rose, s'étalait une merveilleuse chemise diaphane, à entre-deux de dentelles, et de cet ensemble raffiné se dégageait le parfum le plus enivrant, le plus capiteux.

Certes, le sanctuaire était digne de la déesse... et cependant, après les transports et les étreintes du désir satisfait, tandis que Gloriette, brisée de fatigue, s'était endormie, dans ses bras, l'officier, les yeux grands ouverts dans la nuit, se mit à faire des réflexions. Où allait-il ? Où était-il ? Jusqu'ici, grisé par le piquant de l'aventure, il ne s'était posé aucune question, acceptant

l'amour romanesque qui s'offrait à lui entre les combats. Mais, en somme, qui était cette Gloriette dont il se sentait maintenant si épris ? Évidemment, elle avait dans sa vie un amant riche, et Jacques aimait déjà trop pour accepter le partage. Un peu de respect, un peu de souci du lendemain ? Quelle mauvaise plaisanterie ! Alors, à quoi lui servirait-il d'avoir su mieux qu'un autre lire en Gloriette et deviner ce qu'elle valait ? Que pouvait-il faire autre chose que de constater la valeur du diamant qu'il ne pourrait garder ? La vie est une bataille, et il devait, dès l'aube de sa vie, marcher pareil au soldat qui pousse en avant, dans la mêlée, sans s'inquiéter des fleurs ou des épis qu'il brise. Un instant de trêve lui avait permis de reposer sa tête sur l'épaule de Gloriette, mais demain, où serait-il, ou serait-elle ? Il ne fallait donc se demander mutuellement que ce que l'on pouvait se donner :

un plaisir de quelques heures, de quelques semaines, peut-être, puis reprendre ensuite le chemin, chacun de son côté.

Longtemps, contre ce corps satiné dont il sentait la tiède et troublante douceur, il resta à philosopher, ne trouvant pas d'issue à la situation ; dès qu'il vit un pâle rayon de jour filtrer à travers les tentures des fenêtres, il se leva sans bruit, déposa un dernier baiser sur les lèvres de Gloriette, qui le lui rendit machinalement en souriant, comme dans un rêve rose ; puis, il réendossa son uniforme, et reprit, en voiture, le chemin de la Belle-Épine, de manière à être rentré au cantonnement avant le réveil du capitaine Fleuray.

Il avait plu toute la nuit, et le pays, ravagé par la guerre, prenait sous ce ciel gris un air de véritable désolation. Jamais la vieille auberge n'avait paru à Jacques si lugubre et si délabrée. Les Hautes-Bruyères,

elles-mêmes, ce souvenir de réconfortante et vaillante prouesse, disparaissaient dans le brouillard humide. Martian éprouva une impression de froid et de malaise et, s'asseyant devant la table maculée où tant de rouliers avaient bu le vin bleu de la maison il écrivit :

« Mon adorée Gloriette,

» Je n'ai pas voulu te réveiller ce matin, boulevard Malesherbes, c'était trop tôt et tu dormais trop bien. Et cependant, combien j'aurais désiré te parler, te remercier de tout le bonheur que tu m'as donné depuis que nous nous connaissons, et t'expliquer les raisons qui m'obligent à ne plus nous voir !

» Le luxe au milieu duquel tu m'as fait pénétrer a été tout à coup pour moi une cruelle révélation. Je n'ai aucune fortune personnelle et ne possède, en dehors de ma solde dérisoire de petit subalterne, que les

cent louis par mois que veut bien m'octroyer la famille. Avec cela, on ne va pas loin, à deux, et surtout on ne peut avoir une maîtresse possédant chevaux, voitures, maison de ville et maison de campagne, et logeant dans un musée, au milieu des chefs-d'œuvre et des tapisseries de Gênes. Vois-tu, la lettre de la Périchole que j'allais entendre aux Variétés, lorsque j'étais à Saint-Cyr, sera toujours une inévitable vérité :

Tu dois le comprendre toi-même
 Que cela ne saurait durer,
 Et qu'il vaut mieux — Dieu que je t'aime !
 Et qu'il vaut bien mieux se quitter.

» Il n'y a là qu'une dure nécessité ; surtout il n'y a ni indifférence, ni mépris. Notre roman fut très court, charmant, un peu fou. Hâtons-nous d'en sourire bien vite, de peur d'être obligés d'en pleurer. J'ai la sensation que je viens de lire, avec toi, les meilleures

pages de ma vie. Merci encore et merci toujours. Je ne t'oublierai jamais.

» JACQUES.»

L'officier relut la lettre avec une émotion qu'il s'efforçait de réprimer, puis, avec le geste d'un homme qui prend un grand parti, il appela son ordonnance qui passait avec sa musette sur l'épaule, pour se rendre au pansage :

— Perdriol !

— Mon lieutenant ?

— Mets-toi en tenue, prends mon cheval Pandore et porte cette lettre à Paris, boulevard Malesherbes, 89. Le long de la route, tu demanderas l'église Saint-Augustin ; le numéro 89 est tout près.

— Bien, mon lieutenant, répondit Perdriol, tout heureux de *couper* au pansage et surtout de monter le cheval d'armes de son officier, faveur rare.

Quelques minutes après, en petite veste bleue, le képi crânement enfoncé sur l'oreille, il partait à vive allure sur la route de Paris.

— Allons, se dit Martian, le sort en est jeté. C'est mon honneur qui s'en va là-bas, au trot.

Pour s'occuper, il pénétra dans une des grandes fermes où le pansage avait lieu et tâcha de s'absorber dans les minuties du métier, examinant les chevaux un à un, et entrant dans de longues conférences avec son maréchal des logis Aubertin. Il serait soldat, rien que soldat. Il se fit montrer l'avoine qu'il étala gravement dans sa main, en la flairant et en enlevant les petits graviers; il soupesa les bottes de foin et de paille pour savoir si le poids de quatre kilogrammes était atteint. C'est au milieu de ces occupations que le surprit le capitaine Fleu-

ray qui venait, lui aussi, faire sa petite inspection matinale.

— À la bonne heure! s'écria-t-il, je trouve là le serviteur. Cela tombe d'autant mieux que j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Ah! dit Jacques avec politesse, mais sans grande curiosité.

— Oui, vous avez le ruban rouge pour fait de guerre. Vous allez être le plus jeune chevalier de toute l'armée française. Moi, je ne l'ai décroché qu'après vingt-cinq ans de service... Enfin, permettez à un de vos anciens de vous donner l'accolade.

Martian, très ému, se laissa embrasser de grand cœur, et la moustache du rude guerrier vint piquer les joues encore toutes parfumées des baisers de Gloriette. Quand même, et malgré le désarroi de son cœur, il ressentit une vraie joie. De même que le drapeau qui passe porté par un officier, mu-

sique en tête, n'est pas le même que celui accroché au fronton du mont-de-piété, de même la croix qui brille, pour fait de guerre, sur la tunique d'un jeune sous-lieutenant de dragons, n'a rien à faire avec celle accordée à un épicier sexagénaire, pour ses denrées coloniales. Et voilà que cette gloire reportait sa pensée vers Gloriette, Gloire, Gloriette. Comme elle aurait été heureuse du ruban rouge si bien gagné, et comme son accolade eût été plus agréable que celle du brave Fleuray !

Précisément, Perdriol, très faraud, revenait de Paris, sur Pandore, couvert de sueur. L'ordonnance avait dû probablement faire beaucoup de piaffe sur le cheval d'armes de son officier, pour éblouir les petites bonnes du boulevard Malesherbes. Martian avançait vivement vers lui.

— Tu as remis ma lettre ?

— Oui, mon lieutenant, et même qu'il y a une réponse.

— Donne vite.

Perdriol enleva son képi, et en retira un petit billet lilas, plié en tricorne que, l'officier avec une grosse émotion s'empessa de décacheter. Il y avait :

« Tu es fou, mon amour, absolument fou! Nous quitter et pourquoi, Seigneur! parce que j'ai quelques petites rentes qui me donnent une indépendance relative, et me permettent de faire ce que je veux et d'aimer qui me plaît, en étant toute à toi. Tu entends, je dis toute, car je n'admets pas le partage. Que ta délicatesse se rassure. J'aurai quand même recours à ta bourse, pas assez pour te gêner, mais cependant assez pour calmer tes scrupules d'honnête garçon. C'est effrayant la place que tu as prise si vite dans ma vie. En ce moment, je donne-

rais tout pour être dans tes bras et je pleure presque de ne pouvoir le faire. Je t'aime, je suis à toi. Mon cœur saute dans ma poitrine, aux souvenirs de notre dernière nuit ; je suis brisée, mais si heureuse ! Viens vite. Tout mon être en frémit de joie. Je t'aime.

» GLORIETTE. »

En lisant cette lettre si chaude, si sincère, Jacques se sentit envahir par une joie tumultueuse. Aimé, il était aimé ! Il était comme le naufragé qui, se croyant perdu, voit tout à coup une branche à portée de sa main. Fleuray avait fait déboucher une bouteille de vin de Champagne pour boire à la santé du nouveau chevalier, et le déjeuner fut d'une gaieté folle. Ses camarades lui paraissaient bons, dévoués, spirituels. Ah ! les préventions ! Pour la première fois, il les voyait sous leur vrai jour. Un peu frustes évidemment, mais braves gens, en somme.

Et la Belle-Épine elle-même, elle n'était pas si laide que cela, dès qu'un rayon de soleil venait l'éclairer de lueurs vives; son délabrement était pittoresque... et puis elle-était si près de Paris, si près du boulevard Maïesherbes! Fleuray avait tenu absolument à ce que le jeune officier accrochât sur sa tunique la vieille croix, à couronne fermée, avec le ruban rouge qui avait fait la campagne de l'armée de la Loire, et, le voyant si bien disposé, Martian n'hésita pas à lui demander la permission de la journée pour aller à Paris. Il voulait acheter ses rosettes, embrasser le papa, la maman, afin de se faire admirer en chevalier, et puis... bien d'autres choses encore.

— Oui, oui, répondit le capitaine commandant, c'est trop naturel, je comprends ça. Un jour comme celui-ci est un jour de fête. D'ailleurs, d'ici peu, vous n'aurez plus besoin de permission, car le régiment est dé-

signé pour tenir garnison au quartier Duplex.

Tous les bonheurs à la fois ! Comme Gloriette allait être heureuse de cette bonne nouvelle ! Il trouva que le chemin de fer de Sceaux marchait à une allure de tortue, et apostropha en termes véhéments le cocher qui le conduisait boulevard Malesherbes, avec une haridelle encore peu remise des privations du siège.

Gloriette était assise dans son boudoir. En apercevant Jacques, elle poussa un grand cri de joie, et lui sauta au cou :

— Méchant, qui ne voulais plus me voir ! Ah ! que tu m'as fait mal !

— Mais si, ma chérie, mais si ; seulement il me semblait par délicatesse... enfin du moment que tu crois que ça pourra aller...

— Ça ira admirablement. Tu verras, nous allons établir un petit budget sur l'air de *Ça ira*.

— Et puis je craignais les départs, les changements de garnison.

— Est-ce que tu es menacé d'un changement ? dit Gloriette avec inquiétude.

— Oui, nous venons à Paris, au quartier Dupleix, à deux pas du Champ de Mars.

— Et tu ne le disais pas tout de suite ! À Paris, tu vas être à Paris, c'est-à-dire à quelques centaines de mètres.

— Ah ! et puis j'oubliais de te dire une autre bonne chose. Aujourd'hui, je suis plus riche qu'hier. Oui, ma chère. J'ai deux cent cinquante francs de rente de plus. Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il y eut une nouvelle accolade autrement voluptueuse que celle du brave Fleury, avec un peu d'attendrissement de part

et d'autre, puis, desserrant les bras qui enlaçaient Jacques, Gloriette dit :

Maintenant assieds-toi là. Sois bien sage et causons sérieusement. Tu m'as dit que tes parents te fournissaient cent louis par mois. Je t'en prends le quart, soit vingt-cinq.

— Oh! ma chérie, prends au moins la moitié. Partageons. Avec mes douze mille francs, je serai encore un des plus fortunés du régiment.

— Mais non, je t'assure. J'ai fait mon compte. Avec ce que j'ai, et les six mille francs que tu me donneras, je joindrai très bien les deux bouts. J'ai ici sept mille francs de loyer, c'est beaucoup trop. J'ai découvert un entresol rue François-I^{er}, — c'est le chemin du Champ de Mars, — qui est tout à fait charmant pour trois mille cinq. Je vendrai quelques meubles encombrants. Je ne garderai qu'un cheval d'attelage. Quand j'aurai

envie de monter, tu me prêteras tes chevaux de selle. Et puis, pour les courses lointaines, nous aurons le break régimentaire.

— Toi en break ! Je t'assure que je ne peux pas accepter tous ces sacrifices.

— Ce ne sont pas des sacrifices, puisque je serais atrocement malheureuse si tu n'acceptais pas. Voyons, si tu as un peu d'affection pour moi, tu ne peux pas admettre que je souffre, et précisément par toi.

— Évidemment, j'en serais désespéré, mais...

— Alors tais-toi. Tout s'arrange ; je t'assure, en toute sincérité, que tu me rends grand service avec cette rente de six mille francs et que c'est moi qui reste ton obligée.

Il la regarda, très ému de cette délicatesse qui semblait vouloir se faire pardonner et sentit combien elle l'aimait sincèrement.

— Alors, c'est dit, c'est convenu ? Dis vite oui !

Elle joignait les mains, comme un enfant, avec des yeux déjà humides :

— C'est dit.

Gloriette alla au-devant des baisers de Jacques, se serrant contre lui, et l'étreignant longuement comme s'il eût encore quelques scrupules et quelques velléités de s'échapper. Quant à Jacques, ses incertitudes de la matinée lui faisaient maintenant horreur. Combien il se trouvait mesquin dans ses calculs, auprès de cette admirable créature qui se donnait tout entière ! Il redoublait de caresses pour se faire pardonner. On riait, on pleurait, on s'embrassait encore, pour mieux sceller le grand pacte conclu. Le reste de la journée fut une joie. On alla au Palais-Royal pour acheter le petit ruban rouge auquel on avait droit désormais, et Gloriette tint à passer elle-même la rosette à la boutonnière de la jaquette.

— Maintenant, dit-elle, il faut te faire admirer par le papa et la maman ; pour rien au monde, je ne voudrais les priver de leur fils ce soir. Va les embrasser, dîne gentiment avec eux et reviens me trouver quand tu voudras. Je t’attendrai en lisant.

VI

LA SEMAINE SUIVANTE, le 4^e dragons, rassemblé sur la place de Bourg-la-Reine, montait à cheval, tandis que l'adjutant indiquait au maréchal des logis trompette la direction de Paris.

Adieu, la Belle-Épine délabrée, les maisons en ruine, les cantonnements ravagés ! On rentrait dans la ville lumière, dans la ville qui, chaque jour, ressuscitait et redevenait joyeuse et gaie, comme autrefois. Un vieux marchi, qui, avant la guerre, avait servi aux dragons de l'Impératrice, si coquets avec le kurka vert, le plastron blanc et les aiguillettes, disait avec fierté :

— C'est nous qui remplaçons la garde. Nous prenons les quartiers de la garde. Ah! il va falloir soigner la tenue. On porte des gants blancs, avenue de la Motte-Picquet.

Du colonel au dernier cavalier, tout le monde paraissait radieux. Le capitaine Fleury, seul, faisait quelques réserves sur la cherté de l'existence, en dépit du supplément de solde, dite de rassemblement. Quant à Martian, il ne voyait qu'une chose : c'est que chaque mouvement en avant de la colonne, chaque pas de son cheval Pandore, le rapprochait de Gloriette. Les indigènes, rangés tout le long de la route représentaient, avec leurs acclamations, le chœur antique et les trompettes du régiment semblaient jouer une marche triomphale.

À partir de la barrière d'Italie, le mouvement sympathique s'accroît. La population n'oubliait pas que c'était à ce brave 4^e dragons qu'était due la prise du fort

d'Ivry et celle des Hautes-Bruyères, qui, de ce côté, avaient décidé la victoire de l'ordre, et elle était enchantée de voir ce beau corps, si entraîné, venir se reposer de ses fatigues à Paris. Il était bien naturel que ceux qui avaient été à la peine fussent aussi à l'honneur. On descendit le boulevard Montparnasse, jusqu'aux Invalides, dans ce quartier d'aspect si spécial, où toutes les voies portent des noms de généraux et de victoires et où l'on semble respirer une atmosphère de gloire héroïque. À l'avenue de la Motte-Picquet, on tourna à gauche, au milieu d'une foule de plus en plus dense. Et, devant l'École militaire, Jacques eut un gros toc-toc au cœur. Il venait d'apercevoir de rose rosée, ravissante sous son grand chapeau garni de fleurs, Gloriette dont la tête gracieuse se profilait sur une ombrelle appuyée sur l'épaule et faisant auréole.

Et, ma foi, quand elle vit apparaître, en tête du quatrième escadron et à côté du capitaine Fleuray, Martian avec sa figure toute neuve, ses moustaches imperceptibles et sa croix éclaboussant d'une tache rouge la tunique sombre qui bombait sur sa large poitrine, dans un mouvement de gaminerie irrésistible, elle ne put s'empêcher d'envoyer, à l'adresse du bel officier, un baiser à la volée; Jacques, très ému, répondit par un imperceptible salut du sabre, tandis que Fleuray bougonnait :

— Voilà une particulière qui vous connaît. N'empêche qu'elle devrait bien ne pas manifester, quand vous êtes sous les armes.

Jacques, avec cette discipline qui fait la force des armées, ne répondit rien. D'ailleurs que lui importait l'opinion du capitaine commandant? Un seul fait se détachait nettement dans son esprit : c'est que

Gloriette si paresseuse, si peu disposée à sortir avant déjeuner, s'était levée, s'était habillée pour se trouver sur son passage à cette heure matinale et lui souhaiter la bienvenue. Ça c'était tout à fait gentil. Le geste d'ailleurs avait été très apprécié, non seulement dans la foule, mais dans le peloton où Martian était adoré de ses hommes, et, en vrais Français, avec cet atavisme des ancêtres qui aimaient François-I^{er}, Henri IV, Louis XIV, autant pour leurs faiblesses que pour leurs hauts faits, ils étaient enchantés de savoir que «leur officier» était aimé d'une belle dame, très élégante, qui lui envoyait des bécots, en pleine rue.

— Hein, mon colon, t'as vu la gosse ?

— Si je l'ai vue ! elle est rudement gironde !

— Le lieutenant ne doit pas s'embêter !

— Tu parles, mais elle non plus.

On passa devant l'École militaire et l'on arriva au quartier Duplex. Pas bien joli, le vieux quartier, tout noir, avec ses vastes cours souillées par les chevaux de la Commune; mais tel qu'il était, il paraissait un palais, et les anciens qui l'avaient habité sous l'Empire servaient de guides pour trouver les forges, les greniers, les ateliers, le magasin, tout ce qui constitue la vie matérielle du troupier. On s'installa dans de vastes chambres blanchies à la chaux, et les effets d'ordonnance reprirent, bien alignés, leur place sur les planchettes réglementaires.

Puis, la vie reprit son trantran habituel, avec des semaines régulièrement montées, depuis la botte jusqu'à l'appel du soir, avec des sonneries de trompette qui marquaient le devoir et les heures, avec des services en campagne exécutés sur les hauteurs de Meudon ou de Ville-d'Avray, avec des ma-

nœuvres géométriques galopées sur le Champ de Mars qui méritait encore son nom, et n'était pas envahi par les expositions internationales. Quand Jacques voyait, à son commandement, s'ébranler de longues files de chevaux et les cavaliers s'élançant haut le sabre, il oubliait vite l'exercice pour l'application, la manœuvre pour la bataille. Il lui arrivait alors de rêver quelque triomphale chevauchée, quelque charge vengeresse ! On la galoperait bien un jour... et ce serait la récompense de tout.

Il arrivait à envier un peu le sort de certains camarades qui, logés à proximité du quartier, n'avaient d'autre famille que le régiment, d'autre clocher que l'étendard, ne passaient jamais les ponts « pour aller à Paris » sur la rive droite, et qui n'étaient que soldats, comme on est prêtre, en vivant dans le quartier de l'École militaire comme ils auraient vécu dans une petite ville de

province. Dans le métier, vivre n'est-ce pas s'entraîner chaque jour au sacrifice de la vie ? Martian était loin d'être arrivé à cette phase d'abnégation et de renoncement. Il faisait son service consciencieusement, mais, la dernière minute écoulée, il n'avait qu'une idée : courir rue Francois-I^{er} pour retrouver Gloriette. Il lui semblait que, dans cette direction, le ciel était plus clair, l'horizon plus lumineux, et, parfois, pendant les repos, il se donnait la joie de piquer un furieux temps de galop par l'avenue de l'Alma, pour aller surprendre sa bien-aimée par un baiser dans la tiédeur du lit. Pendant les reprises de l'école de peloton, il se fredonnait à lui-même un distique de la vieille chanson de Nadaud :

Pendant ce temps, l'épouse que j'adore
Repose seule à la maison...

Le matin, il déjeunait au mess, avec les camarades, dans un grand brouhaha de cris, de vociférations et d'interpellations baroques, et une exubérance de jeunesse que le président de table se déclarait impuissant à refréner. Le soir, il dînait trois ou quatre fois par semaine à la table familiale, inconscient de la peine qu'il causait aux siens, lorsqu'il quittait le petit hôtel, immédiatement après le dîner, sous prétexte de nécessités de services, en réalité pour aller retrouver Gloriette. Les autres jours, il dînait avec elle dans un restaurant du boulevard, et l'on allait finir la soirée dans quelque baignoire très sombre, tout près l'un de l'autre, réécoutant guère ce que disaient les acteurs et appréciant surtout les longs entr'actes pendant lesquels on pouvait relever le treillage grillé.

L'année s'écoula ainsi, coupée de service et de plaisirs qui semblaient d'autant

meilleurs après le devoir accompli. Quand, par hasard, Gloriette se plaignait de quelque service en campagne qui prenait toute la journée, de quelque ronde nocturne qui compromettait la nuit, Martian disait :

— Crois-moi, chérie, c'est bien mieux ainsi. Nous échappons à la satiété, et le métier est le meilleur des stimulants pour maintenir nos pauvres âmes en puissance de passion.

Un soir que Jacques avait été ainsi commandé de patrouille sur les boulevards extérieurs, nos amoureux firent une chose folle. L'officier marchait à dix pas à la tête de son peloton, suivi de Perdriol. Arrivé près du boulevard Malesherbes, il chargea l'ordonnance d'aller lui faire une commission. Et, quand Perdriol revint, il marcha botte à botte avec l'officier qui avait pris du champ, précédant le reste de la patrouille. Or, Perdriol c'était Gloriette qui, bottée, la

visière du casque rabattue sur les yeux, le corps dissimulé dans le grand manteau d'ordonnance au collet relevé, était venue rejoindre son ami. Quand il piquait des deux en avant pour aller échanger le mot d'ordre et le mot de ralliement, avec quelque sentinelle, elle avait bien un peu peur, en restant ainsi momentanément toute seule, dans la nuit, et escortée de tous ces soldats ; mais ce petit frisson donnait à l'escapade une saveur particulière. Au retour, la mutation s'exécutait de la même manière, et Perdriol ralliait au trot, mais en se plaçant, cette fois, modestement, en queue de la colonne.

— Vois-tu, disait Gloriette, si la guerre venait à éclater à nouveau, je te suivrais, et l'on me prendrait pour ton ordonnance.

— Ah ! ma pauvre chérie, en plein jour, tu n'aurais jamais l'air que d'un charmant travesti.

Et la vie passait ainsi très douce, entre les devoirs du métier, les obligations familiales et les joies d'une passion qui allait toujours en augmentant. Cependant Paris redevenait brillant, les salons rouvraient un à un, et Martian était bien obligé parfois d'accepter quelque dîner et de faire une apparition dans une soirée, un bal, voire même de risquer un tour de valse; mais Gloriette se montrait très raisonnable. Elle était la première à reconnaître qu'il ne fallait pas sacrifier complètement « la situation mondaine ». Ces soirs-là, elle attendait son ami très sagement, en lisant dans son lit, quelle que fut l'heure, et c'était un ravissement pour Jacques, en pénétrant tout doucement, dans la chambre fanfreluchée, fleurant la femme et l'amour, d'apercevoir sa maîtresse, les épaules nues, encadrées dans une chemise à entre-deux de dentelles, sa tête charmante émergeant sur l'oreiller, au mi-

lieu des cheveux épars qui ruisselaient comme des vagues d'or.

Il rapportait les menus du dîner, des accessoires de cotillon, des choses superbes en papier d'argent ; il racontait les potins entendus, décrivant les jeunes filles qu'il avait fait danser, et Gloriette, amusée, pas jalouse, s'endormait, en toute confiance, dans ses bras. Le bruit d'une liaison aussi peu dissimulée avait fini par se répandre, et madame Martian hochait parfois la tête avec mélancolie lorsque Jacques lui déclarait qu'il était heureux — parfaitement heureux.

— Évidemment, mon pauvre enfant, tu ne vois que le présent, un horizon restreint à ta jeunesse, à tes sentiments actuels ; mais plus tard, quand nous ne serons plus là, qui sait si tu ne regretteras pas de ne pas t'être créé un intérieur, une famille, un foyer. Demande à ton oncle Taradel, le célibataire en-

durci, s'il n'y a pas des jours où il pleure sur sa vie gâchée.

— Évidemment, appuyait Taradel, sans conviction, il y a des jours...

Un soir que l'oncle et le neveu avaient dîné ensemble au cercle des Mirlitons, alors situé place Vendôme, Taradel prit résolument le bras de Jacques et l'on descendit ensemble vers le boulevard. Précisément un jeune ménage de leurs amis, les Mézensac, mariés depuis quelques mois, montaient devant eux serrés l'un contre l'autre, s'arrêtant devant les vitrines des bijoutiers, puis repartant d'un pas élastique, allègre et bien appareillé, dans un mouvement harmonieux.

L'oncle Taradel saisit la balle au bond :

— Eh bien, ça ne te dit rien, la vue de ce bonheur ; mais regarde-les donc, sont-ils gentils ! Avoue qu'ils sont très gentils.

— Mon oncle, répondit distraitement Jacques, j'avoue, si cela peut vous être agréable, que les Mézensac sont très gentils. Mais qu'est-ce que ça prouve ?

— Ce que cela prouve, reprit Taradel ! Mais, malheureux, tu ne veux donc pas ouvrir les yeux, et te rendre à l'évidence. Tu ne veux pas comprendre que tu manques ton existence en persistant à rester garçon, et que tes joies fugitives ne laisseront dans ton cœur qu'ennui et dégoût. Ah çà ! c'est donc bien amusant de rentrer chez soi, le soir, et de trouver la maison déserte et l'appartement vide ? J'en sais quelque chose. Te vois-tu malade seulement huit jours ? Que deviendrais-tu ? Tu ne t'aperçois pas de ta solitude parce que tu mènes une vie brûlée et que tu es toujours sorti, mais que feras-tu, quand l'âge sera venu et qu'il faudra dételer ? Tu ricanes en te disant sans doute : « Je ne détellerai jamais. » Cela pa-

raît comme ça à distance. Lors même que ta santé te permettrait de continuer, longtemps encore, ton surmenage actuel, ce dont je doute, il arrivera un moment où tu seras obligé d'enrayer par le seul fait que tu ne seras plus de l'âge de ceux qui s'amuse et qui font la fête ; que deviendras-tu quand tous ceux de ta génération seront mariés ? Tu verras, dans quelques années, comme les rangs s'éclairciront terriblement. Quand « le glas de la trentaine » viendra à sonner, tu seras tout surpris dans les bals, les fêtes, les soupers, d'être un des plus âgés de la bande, et alors il te faudra laisser la place « aux petits jeunes », aux sous-lieutenants frais émoulus qui viennent passer, en bombe, à Paris, la journée du dimanche. Ils ont encore le droit, eux, de s'afficher avec une fille, d'être bruyants, de boire des verres, de casser la vaisselle, parce que leurs vingt ans leur font tout pardonner.

Jacques fumait en silence. L'oncle Taradel, voyant dans ce silence un acquiescement, continua de plus belle.

— On ne peut pas, toute sa vie, être un braconnier et un irrégulier. Je ne veux te parler qu'au point de vue de ton intérêt personnel et de ta dignité. Crois en ma vieille expérience et sois plus sage que moi.

Il arrive un moment où il faut planter sa tente, sans cela on risque d'être, toute sa vie, le Juif errant de l'amour, un monsieur qui dîne dans les restaurants et couche dans les auberges. Tu me diras que c'est gai ; eh bien, mon bonhomme, cette gaieté-là te fera paraître l'avenir d'autant plus triste. Si tu avais un peu de bon sens, tu te dirais : « C'est le moment psychologique. Je puis épouser, sans qu'il y ait une disproportion d'âge, une belle jeune fille de vingt ans, et, dans quinze ans, je puis être le camarade encore jeune de mon fils. » Je t'ai souvent observé dans le

monde ; tu passais, sans les regarder, à côté de jeunes filles belles, pures, étincelantes de fraîcheur, de jeunesse et de santé. C'est bon, c'est honnête, ça ne demanderait qu'à aimer de tout son cœur ; au garçon qui leur confierait sa vie, elles rendraient l'existence heureuse, le soutenant dans les mauvais jours, éclairant tout de leur sourire, et d'une caresse, chassant bien loin les soucis et les mauvaises pensées. Elles seraient en même temps des femmes charmantes, des épouses loyales, des mères admirables !...

Taradel souffla un instant. Jacques fumait toujours. Évidemment tout ce que disait l'oncle devait produire une bien vive impression. À vingt pas devant eux, on voyait toujours Mézensac, bras dessus, bras dessous, avec sa petite femme, et Taradel pensa que cette évocation d'un bonheur réel constituait un argument décisif.

— Tiens, Jacques, regarde devant nous Mézensac. Il avait roulé comme toi. Il avait eu des maîtresses. Eh bien, il s'est rangé ; il a épousé une créature, adorable, et puisque tu es en relation avec eux, tu dois être forcé d'avouer qu'il est impossible d'être plus heureux que ces gens-là ; sa femme n'a qu'une idée au monde, lui, rien que lui, et toujours lui. Quand il sort, elle compte les secondes, elle se met à la fenêtre pour le voir rentrer de plus loin ; car il a été très raisonnable, il a compris qu'il ne fallait pas arriver à la satiété, et que quelques heures enlevées à l'amour constitueraient un charme de plus pour le moment où l'on se retrouverait. Et alors, il a accepté une petite situation qui l'éloigne de sa femme pendant quelques heures, de trois à six. Comprends-tu ce raffinement, le comprends-tu ?

Jacques semblait tellement rêveur que l'oncle Taradel voulut absolument avoir

l'expression de sa pensée. Évidemment toute cette morale avait dû porter ses fruits.

— Je te demandais, dit-il à Jacques, si tu comprenais le charme qu'éprouve la femme de Mézensac à le quitter trois heures par jour, pour le retrouver ensuite, avec une nouvelle joie.

Jacques regarda son oncle, puis, après avoir réfléchi profondément :

— Oui, dit-il, trois heures de liberté... Ce sera joliment commode pour le jour où elle voudra tromper son mari.

Taradel comprit qu'il était inutile, pour le moment, d'essayer de convertir son neveu ; et, place de l'Opéra, il le lâcha pour aller aux Folies-Bergère. Martian continua sa route vers la rue François-I^{er}. En arrivant, il raconta, très égayé, l'assaut qu'il venait de subir. Il riait beaucoup.

... Mais Gloriette ne riait pas, et s'endormit un peu triste.

VII

L'ÉTÉ ARRIVA, et le monde s'envola vers les bains de mer et les villes d'eaux, ce qui rassura un peu Gloriette. Paris devint désert et l'on ne fut plus obligé de se cacher. On put aller au Bois, par l'avenue du Bois-de-Boulogne — comme tout le monde — au lieu de se dissimuler jusqu'à la porte Maillot, par l'avenue de la Grande-Armée. On dîna aux Ambassadeurs, ou au Pavillon d'Armenonville; et, le dimanche, on alla passer la journée chez des camarades installés aux environs : Versailles, Saint-Germain ou Fontainebleau. Bref, Jacques s'arrangea pour que Gloriette ne souffrît pas trop de ce

séjour prolongé à Paris, elle qui, la belle saison venue, s'envolait toujours vers Trouville ou à Aix-les-Bains. Seule tante Flo, devenue un peu plus bossue et un peu plus vieille, réclamait, disant que la cure du grand air était nécessaire à sa santé. Le seul ennui de « ce système d'été » était l'obligation de manœuvrer à cinq heures, presque tous les matins, ce qui obligeait Perdriol à venir chercher son officier dès quatre heures et demie, pour reprendre ensuite, au grand trot, le chemin du quartier Duplex, tandis que Gloriette se rendormait en rêvant aux anges. Le lieutenant ne dormait donc guère, et était obligé de faire la sieste dans l'après-midi; mais cette sieste n'était pas toujours un repos.

À l'automne, on fit des manœuvres de brigade avec cadre, et pendant quinze jours, quinze longs jours, il fallut se quitter, sépa-

ration qui parut interminable à nos amoureux. Aussi l'on fit de l'exportation. Martian ayant été cantonné dans le château de Chit-tenay, dont le propriétaire était absent, on combina des trains, et, un soir, Gloriette arriva, avec un sac, par la petite porte du parc qui ouvrait sur la vallée. Le fidèle Perdriol était là à son poste pour guider « madame » à travers le parc tout noir, où les grillons chantaient sans doute un alléluia d'amour et, en se cachant comme des voleurs, les trois complices se dirigèrent vers la chambre ancestrale où le lieutenant logeait par ordre du Gouvernement.

Là, sous les draps du grand lit à baldaquins qui, sans doute, en avait vu bien d'autres, sous le regard indulgent des marquis Louis XV et des marquises mignardes souriant, dans leur cadre, aux ébats de cette belle fille et de ce jeune dragon qui leur rappelaient leur bon vieux temps de galan-

terie chevaleresque, ils s'aimèrent éperdument, sans vergogne et sans remords ; on eût dit que le changement de cadre et l'ambiance hautaine et familiale apportait un piment de plus à leur ivresse. Le lendemain matin, en tenue de campagne, botté et casqué, Jacques s'offrit le plaisir de donner, avant de partir, à sa bien-aimée le baiser des adieux. Le jour se levait, éclairant un joli tableau pour Detaille, elle penchée sur le balcon et jetant ses deux bras au cou de l'officier, lui haussé sur ses étriers et tendant ses lèvres au baiser lent et possesseur. Que de fois, par la suite de leur liaison, ils se rappelèrent cette étreinte martiale, et délicieusement voluptueuse dans la fraîcheur du matin !

Puis, avec le paradis dans le cœur, il partit rejoindre son escadron, galopant dans l'allée silencieuse d'un beau galop cadencé, avec la conscience que la silhouette regar-

dée par Gloriette, à la fenêtre, était élégante et harmonieuse, et ne pouvait qu'ajouter au prestige des souvenirs laissés par cette nuit d'amour.

Quatre jours après, le régiment rentrait à Paris, et nos amis reprenaient leurs bonnes habitudes parisiennes, mais madame Martian recevait avec un air de plus en plus sévère les visites d'ailleurs intermittentes de son fils. Ce n'était plus le doux laisser aller d'autrefois, fait de confiance et de tendresse réciproque. On eût dit qu'il y avait maintenant comme un secret qui glaçait les épanchements, des reproches qu'on n'osait pas faire, mais qu'on avait sur les lèvres.

Un beau jour, après le rapport, le colonel de la Briolle, — car le colonel Cornat était depuis longtemps passé général, — prit familièrement Jacques par le bras et l'entraîna en dehors du quartier.

— Mon cher Martian, j'ai à vous parler.

— Je suis à vos ordres, mon colonel.

— Des membres de votre famille sont venus se plaindre à moi d'une liaison que vous avez avec une madame Darçay.

— Ah!

— Je sais que cette dame est honorable, possède une fortune personnelle. Je n'ai donc aucune action sur elle ; quant à vous, je dois reconnaître que vous continuez à faire correctement votre service. J'ai donc répondu aux vôtres que mon intervention personnelle ne pouvait s'exercer qu'à titre purement amical. Ce n'est donc pas le chef qui vous parle, c'est le camarade.

— Je vous remercie, mon colonel, mais, que veut-on en somme ? On pense bien, qu'à mon âge, un lieutenant de cavalerie ne peut pas vivre comme un capucin.

— On ne vous en demande pas tant ; mais on préférerait des liaisons fugitives,

passagères qui n'entraveraient pas votre carrière. Que voulez-vous, mon cher ami, c'est ainsi. Nous ne sommes pas chargés de refaire la société, et je pense, au contraire, que le magistrat, le prêtre, le soldat, tous ceux en un mot qui représentent les assises du corps social, doivent en défendre les traditions, même, et si vous le voulez, les errements. Vous voyez-vous chef de corps, placé dans l'alternative ou de rompre avec la compagnie de toujours, ou de vivre dans une sorte de quarantaine, sans pouvoir recevoir les visites des ménages du régiment ? Et les compromis fâcheux, et les insinuations louches, et les calomnies, tout ce qui peut ternir la réputation du bel officier que vous êtes, portant si dignement, et bien avant les autres, le signe de l'honneur. Maintenant, mon jeune ami, vous réfléchirez. Moi je vous ai dit ce que je croyais avoir à vous dire. Adieu !

On était arrivé avenue Bosquet, devant la demeure du colonel. La Briolle serra la main de son subordonné et rentra chez lui. C'était le deuxième assaut que recevait Martian, mais cette fois, autrement sérieux que celui de l'oncle Taradel. Aussi, se garda-t-il bien de rien raconter à Gloriette qui continua à vivre dans sa confiante quiétude. Et pourtant, pendant quelques jours, il se demanda :

« Qui sait?... Qui sait si en somme, ce n'est pas Taradel et la Briolle qui ont raison ? »

Or, c'est déjà très grave de se poser la question.

Quelques jours après, il y avait une inspection par le général de Gallifet, alors dans toute sa gloire. Celui-ci se fit présenter les officiers, et son attention fut attirée par la croix de Martian. Il lui demanda où il l'avait

obtenue. Martian rappela brièvement l'incident des Hautes-Bruyères.

— Ah oui ! Les Hautes-Bruyères, je me souviens. C'est un joli épisode de cavalerie.

Puis brusquement, et les yeux dans les yeux :

— Êtes-vous marié, monsieur ?

— Non, mon général, je suis garçon.

— Je vous en félicite, monsieur. Moi, je n'ai commencé à valoir quelque chose, comme soldat, que du jour où j'ai été... veuf.

Et il passa, sans s'apercevoir du regard triomphant que le lieutenant envoyait au colonel de la Briolle. Ce jour-là, Jacques rentra chez lui tout rasséréné, et, le soir, Gloriette, surprise, le retrouva avec toute sa bonne humeur et toute sa tendresse des anciens jours.

Dans les combinaisons du commencement, Gloriette avait vendu sa villa de Palaiseau, mais tante Flo, à âme bucolique, ai-

mant les fleurs, les papillons, les oiseaux, regrettant la Bicoque, se plaignait un peu de passer tous les étés à Paris, sans avoir, comme sa nièce, un beau dragon pour se consoler. Gloriette, de son côté, trouvait Paris bien désagréable pendant la canicule. Un beau jour, au cours d'un service en campagne exécuté sur Garches et Vaucresson, Jacques remarqua un petit chalet à toit pointu et à escalier en bois découpé qui, avec ses vignes vierges et ses lauriers roses était des plus pittoresques. Un écriteau se balançait à la grille indiquant que le « chalet des Glycines » était à louer, tout meublé, pour la saison. Il mit pied à terre et visita le nid qui était très confortable et très gai, avec ses chambres en pitchpin, et ses tentures de perse à gros bouquets. Le jardin était petit, mais deux ou trois vieux arbres ombrageaient une belle pelouse verte. Le marché fut vite conclu : douze cents francs pour la

saison de juin à octobre. Pendant toute la semaine, Perdriol prit maintes fois le train, pour compléter tous les ustensiles nécessaires et acheter les provisions ; puis le dimanche suivant, comme il faisait très beau, Jacques proposa d'aller déjeuner à Ville-d'Avray. Bien entendu, on emmenait tante Flo, mais au lieu de se diriger vers les étangs, comme on le faisait d'habitude, on s'arrêta à la villa des Glycines.

— Où allons-nous ? demanda Gloriette étonnée.

— Chez des amis qui nous ont invités.

On entra, et, dans la salle à manger, Gloriette aperçut un beau déjeuner envoyé par Cabassud, tandis que Perdriol, en tablier blanc, se tenait debout, la serviette à la main. Un rayon de soleil entrait par la fenêtre, piquant des étincelles sur l'argenterie, irisant les cristaux.

— C'est gentil ici, s'écria tante Flo, toute joyeuse, mais chez qui sommes-nous ?

— Vous êtes chez vous, car j'ai loué la maison jusqu'en octobre.

Ce fut une véritable allégresse. Gloriette, ravie, s'était jetée dans les bras de Jacques et lui disait très attendrie :

— Oh ! que tu es gentil et quelle délicate surprise ! Comme nous allons être heureux !

Cependant elle eut un moment d'inquiétude :

— C'est tout de même plus loin du quartier Duplex. Jure que je te verrai autant qu'à Paris, jure-le.

— Rassure-toi, ma chérie, avec le système d'été, quand je ne suis pas de semaine, je suis les trois quarts du temps libre, à dix heures du matin, aussitôt après la manœuvre.

On se mit joyeusement à table et, dès le soir même, la cuisinière et la femme de

chambre Francine quittèrent la rue François-I^{er} et rallièrent, en apportant les malles de madame. Immédiatement, la chambre à coucher perdit son air banal pour s'encombrer de tous les petits objets féminins, nécessaire de toilette, glace à trois vantaux, pelottes enrubannées, hérissées d'épingles, bibelots artistiques, matinées froufrouantes suspendues dans la pendrille. Tante Flo allait, venait, furetait, mettant des fleurs par-ci, accrochant un nœud de satin rose par-là. La vieille demoiselle adorait les nœuds de satin clair. En quelques jours, la villa des Glycines fut métamorphosée, comme par une baguette féérique. Dans les tiroirs, les cravates de Jacques s'étalaient au milieu des chemises brodées, et, sur les porte-manteaux, les complets sombres étaient suspendus à côté des toilettes claires. Laissant à Paris les costumes de drap et les robes luxueuses, Gloriette n'avait ap-

porté que des robes très simples, des chemisettes de toile de batiste écrue, de surah crème, frou-frou d'étoffes à nuances gaies. Elle avait des chapeaux de paille relevés par-derrière sur le haut chignon et rabattus sur les yeux, juste au-dessus des blondes ondulations qui soulignaient le regard. Et, lorsque, le matin, elle descendait dans le jardin, en costume court, avec ses bas clairs, le cou et les bras nus, sans bijoux, sans poudre de riz, elle paraissait à Jacques encore cent fois plus jolie et plus éclatante qu'à Paris.

Aussitôt son service terminé, l'officier sautait dans le train. À Ville-d'Avray, il trouvait Gloriette à la gare, penchée au-dessus de la barrière, prête à sourire dès qu'elle apercevrait Jacques à la portière. Tout le monde la regardait, tant elle était naturellement gracieuse et élégante. Elle attendait avec impatience que Jacques fût parvenu à frayer sa route à travers l'étroit passage où

chacun suivait, son billet à la main; puis elle lui prenait le bras gentiment, se serrant contre lui, comme s'ils s'étaient quittés depuis des siècles.

— Enfin te voilà! Raconte-moi tout ce que tu as fait.

Et ils partaient en faisant bien des jaloux. Aussitôt arrivé, Martian, quittait son uniforme, endossait le complet de flanelle, se coiffait du léger chapeau de paille, et se persuadait ingénument qu'il était devenu un bon rural, épris des grands bois et de la nature. Que de belles promenades on faisait sous ces hautes futaies qui dominant Saint-Cloud, dans les allées mousseuses où le soleil filtrait à travers l'épais feuillage découpant sur le sol des losanges mi-partie ombre et lumière! Le dimanche, c'était grand tra-la-la, et tante Flo préparait des repas pantagruéliques, d'immenses rôtis qui tournaient à la broche dans la cuisine avec tout un sys-

tème de rouages compliqués, comme au bon vieux temps. Elle disait que c'était la seule manière d'avoir la viande bien cuite. Et, dès midi, la villa des Glycines s'emplissait de monde et de bruit. Les camarades du 4^e dragons arrivaient, qui en chemins de fer, qui en break, qui en charrette anglaise, amenant des jeunes filles aux cheveux trop blonds et aux lèvres trop rouges, mais rachetant ce manque de goût par beaucoup de gaieté et de jeunesse.

Quand le temps le permettait, on déjeunait dans le jardin, et les éclats de rire se mêlaient aux détonations du vin de Champagne. Dans la journée, on rééditait sur la balançoire l'escarpolette de Fragonard; on jouait au tonneau, on tirait à l'arc. Le soir, on dégringolait vers Saint-Cloud, sous les hautes futaies, pour aller dîner au Pavillon de la Grille, et l'on visitait ensuite les baraques de la foire. Vers minuit, tout ce petit

monde fou, jeune et charmant, remettait le cap sur Paris, et Jacques, le bras passé autour de la taille de sa bien-aimée, remontait avec Gloriette vers la villa redevenue calme et silencieuse, et goûtait d'autant plus la douceur de l'intimité du tête-à-tête, après cette journée de camaraderie tumultueuse et de plaisirs bruyants.

VIII

QUAND MONSIEUR et madame Martian partirent pour leur château de Martian dans le Blaisois, il y avait près de deux mois qu'ils n'avaient pas vu leur fils. De temps en temps, madame Martian écrivait des lettres où l'on devinait de tacites reproches, et, quand le vaguemestre remettait à Jacques l'enveloppe à suscription violette, avec une écriture qu'il connaissait bien, il éprouvait une sorte de remords; ces jours-là, il prenait plus sombre, moins léger, le chemin de Ville-d'Avray.

— Qu'as-tu? demandait Gloriette flairant un vague danger.

— Rien, répondait Martian.

Mais, malgré lui, il ressentit une certaine mauvaise humeur, ayant conscience de son injustice, mais rendant quand même Gloriette responsable du mécontentement qu'il éprouvait. Et il se rappelait la devise qu'il avait lue, enfant, sur un des vitraux de Martian :

Félix non est, esse se qui non putat.

Il n'est pas heureux celui qui croît ne pas l'être.

Un jour, après dîner, sous l'empire de ces sentiments divers, il avait proposé d'aller prendre le train et de finir la soirée aux Ambassadeurs. Gloriette, elle, aurait préféré rester dans le jardin de la villa des Glycines pour y jouir de la douceur d'une merveilleuse soirée d'été. On s'était disputé, puis Jacques, pour montrer son indépendance et « faire l'homme », avait pris sa canne, son chapeau et, sans tourner la tête,

il avait ouvert la grille et était parti. Gloriette n'avait qu'un mot à dire, mais elle ne l'avait pas dit, et, ma foi, sans écouter tante Flo, il avait pris le dernier train et était rentré à Paris, dans son petit appartement de la rue de Grenelle. Ainsi il était libre, complètement libre !

Comme cela semblait bon après trois mois de séquestration complète dans la villa des Glycines. Était-elle absorbante cette Gloriette ! C'est à peine s'il mangeait maintenant de temps en temps au mess, lorsque les nécessités du service l'exigeaient. Elle l'avait fait rompre avec sa famille, avec la plupart de ses amis. Parbleu, il y avait de bons moments, mais il était bien évident que cette vie-là, cet « égoïsme à deux » ne pouvait pas continuer. En somme, c'était elle qui avait fourni l'occasion d'une rupture. Tout cela était pour le mieux. Et, sur cette bonne pensée, en revenant de la ma-

nœuvre, il demanda au rapport une permission de quarante-huit heures.

— Je veux que la journée soit complète, disait-il. Aujourd'hui, je ne me refuse absolument rien. Il y a trop longtemps que je mène une vie ridiculement pot-au-feu, et je vais fêter ma délivrance.

Un peu triste, cependant, l'appartement militaire, avec les panoplies et les petits livres bleus de théorie épars çà et là et le lit de camp, en cuivre tout simple. Il n'y a pas, sur les tables, ce désordre joyeux qui régnait à Ville-d'Avray et révélait les caprices d'une jolie femme. Pas de fleurs dans les vases, pas de nœuds pompadour, drapés par les doigts de tante Flo. Quand même, cela lui semble un peu drôle d'être seul. D'habitude Gloriette lui préparait tout pour sa toilette, choisissant elle-même la chemise de couleur, le complet du jour, les boutons, les manchettes, la cravate assortie au ton du

costume. Elle était là tournant autour de lui, rieuse, bavarde, avec son peignoir de nuance claire d'où émergeaient les bras nus. Pour la coiffure, il y avait toujours une lutte. Jacques voulait se coiffer, sans raie, en brosse ; elle, préférait les petits bandeaux.

— Ce n'est pas viril, protestait Jacques, tu me coiffes comme un enfant de chœur.

Et il finissait toujours par céder. Allons, allons il devait chasser tous ces souvenirs-là. Ce qui était fini était bien fini, et il ne fallait penser qu'à bien employer la liberté reconquise. Pourtant, ce n'est pas sans un certain soulagement que Jacques sortit de cet appartement de la rue de Grenelle qui lui paraissait si morne. Il éprouvait un véritable plaisir en marchant à son pas, libre, sans entraves ; il pouvait maintenant lorgner les femmes qui passaient, ou même les suivre, dans le cas où elles en vaudraient la peine.

La fantaisie, les aventures, il n'y a encore que ça, pensait-il. Si je rencontrais une jolie fille, je l'inviterais à déjeuner car, avant tout je tiens à ne pas rester seul.

Il franchit l'esplanade et prit le pont de la Concorde, sans rencontrer la moindre jolie fille. Des bandes d'Anglaises impossibles avec des gainsboroughs et des cheveux en saule pleureur. Dans les rues, pas une figure de connaissance. En revanche, toute la banlieue de l'Europe, des étrangers en chemise de flanelle et en vestons quadrillés de nuances atroces.

— Mon Dieu, que Paris est laid à cette époque de l'année ! Vite, sauvons-nous au cercle. Nous y trouverons sans doute quelque camarade.

Il entra aux Mirlitons, place Vendôme, mais la salle à manger était presque déserte. Il s'assit à une table et consulta tristement le menu, tandis qu'un grand laquais, culotte de

panne et ganté de blanc, le servait avec une dignité froide. Ah! les bons petits repas de Ville-d'Avray servis dans le jardin. Quelle imagination déployée par tante Flo pour découvrir les plats qu'il préférait ou en inventer de nouveaux! Assise en face de lui, Gloriette avait une façon si élégante de découper, de servir, avec de jolis mouvements de bras, lui cherchant toujours le meilleur morceau, se fâchant lorsqu'il ne mangeait pas, et si heureuse lorsqu'il daignait reprendre d'un plat, ou trouver quelque chose bon. Quelle différence avec le service distrait et banal des beaux valets de pied!

Ah ça! pourquoi toutes ces réflexions! Est-ce qu'il serait assez bête pour regretter sa liberté avant même d'avoir su en jouir? C'est la solitude qui lui pèse. Il faut absolument aller voir quelque joyeuse petite amie, si tant est qu'il y en ait encore à Paris. Sa pensée se porte sur Camille Fleur, aperçue

quelques jours auparavant aux Ambassadeurs ; elle a toujours en horreur de quitter Paris ; il y a des grandes chances de la trouver. Et, à tout hasard, Jacques part pour la rue Matignon. Un cocher, qui lave un petit buggy dans la cour, lui dit que madame est chez elle et qu'il n'a qu'à monter. Une camériste le fait entrer dans le boudoir qui lui rappelle le « salon des refusés » de Gloriette ; il y attend un grand quart d'heure, tandis que des bruits de voix se font entendre à travers la porte. Évidemment, c'est bien bon de trouver, en arrivant, une femme bien à soi qui vous attend, ne pense qu'à vous et vous jette, des l'entrée, ses deux bras autour du cou. Avec les créatures, comme la belle Camille, on n'a jamais qu'une partie de leur existence, on figure dans un syndicat ; mais, en somme, c'est peut-être plus gai et cela engage moins, Jacques attend toujours, et finit par s'impatienter ; enfin il entend :

Good bye, dearest! puis un baiser et un bruit de pas dans l'escalier.

La portière se souleva, Camille apparut : « Tiens, c'est toi, mon vieux Jacques ? Comment vas-tu, et qu'as-tu fait de Gloriette ? »

Eh quoi, c'était cette Camille qu'il trouvait si jolie aux feux des bougies ! Sa figure n'est pas encore faite, la simple couche de poudre de riz jetée à la hâte ne suffit pas à dissimuler les rides précoces ; autour des yeux, portant encore la trace du fard de la veille, il y a des petites fibrilles comme ces traces imperceptibles que les moineaux laissent sur la neige. Les égratignures du temps. Les cheveux blonds sont noirs à la racine et suffisamment en désordre pour laisser supposer une partie des raisons qui ont forcé à faire attendre ; d'ailleurs, un simple peignoir chiffonné et passé à la hâte !

Tu me pardonnes de te recevoir comme cela, n'est-ce pas ? mais tu es un vieil ami, et puis, j'ai si peu de temps !

En bon français, cela signifiait qu'elle n'avait pas à se gêner pour lui.

— Pourquoi si peu de temps ? demanda Jacques.

— L'étranger donne beaucoup à cette époque de l'année, et celles qui ont eu le courage de rester à Paris sont rares. Ainsi tu ne vas pas me croire, je ne me suis pas offert un caprice depuis au moins six semaines.

— Diable ! dit Jacques pour dire quelque chose.

— Les affaires sont les affaires. Ainsi toi, tu es très gentil, je t'aime beaucoup, cela m'a fait un vrai plaisir de te revoir, eh bien, dans un quart d'heure, je vais être obligée de te mettre à la porte.

— Veux-tu que je m'en aille tout de suite ?

— Non, reste encore ; prends une cigarette.

Jacques était écoeuré. Il attendit cependant dix minutes, pour ne pas avoir l'air froissé, tandis que Camille lui raconte ses petites affaires et suppute les bénéfices probables de la saison, qui se soldait par un brillant dividende.

Pouah ! Il redescend en hâte, et se croise dans le vestibule avec un superbe Turc, coiffé d'un fez.

— La Turquie aussi ! Alors c'est le ballet des nations !

À tout hasard, Jacques saute dans une voiture de cercle et se fait mener au Bois.

L'embrasure de la glace sert de cadre à un tableau mouvant qui le distrait dans sa solitude. On franchit la rue de Rivoli et la place de la Concorde. Les grandes fontaines bruissent au loin, lançant dans l'air leur panache argenté ; l'obélisque est doré

à son sommet par les rayons du soleil ; les chevaux de marbre de Marly se détachent blancs sur la masse sombre des grands arbres, et, au loin, la Madeleine profile sur le ciel sa silhouette de temple grec. L'air poudroie ; les fenêtres du petit club abaissent leurs bannes à raies blanches et roses ; aux Champs-Élysées des couples causent et flirtent gaiement dans une lumière d'or. Au Bois, les allées sont à peu près désertes. À six heures, arrivée au trot de quelques demoiselles qui ont loué une victoria devant le Grand-Hôtel. Il faut avoir été jusqu'au Bois et être revenue sur le boulevard en une heure. Si cela rapporte un dîner et le reste, ce n'est pas un mauvais placement. Le cheval a des fleurs au frontal, mais le cocher a des gants sales et un bouton de livrée manque à la redingote. Enfin à six heures et demie seulement, apparition de

la belle Diane couchée dans un magnifique huit-ressorts.

— Sauvé ! pensa Jacques.

Et il salua le plus gracieusement du monde au moment où les voitures se croisaient, espérant avoir trouvé l'emploi de sa soirée.

— Quelle joie de vous trouver encore à Paris !

— Le général ne peut pas quitter son service à l'Élysée.

— Est-on un peu libre ?

— Pas une minute, mon cher, tenue comme on ne l'est pas. Au revoir.

Et le huit-ressorts s'éloigne au grand trot. Jusqu'ici la journée a été plutôt morne.

— Bah ! se dit Jacques, je prendrai ma revanche ce soir.

La nuit vient peu à peu. Une brume humide tombe des arbres ; la voiture reprend, au grand trot, le chemin de Paris, tandis que

les réverbères qu'on allume forment une ligne lumineuse qui avance progressivement vers la porte Dauphine. C'est l'heure où l'officier, son service fini, reprenait le train pour aller à Ville-d'Avray. Gloriette l'attendait à la gare. Dès la sortie du tunnel, il apercevait son buste gracieux, penché au-dessus de la balustrade. Et comme elle s'accrochait gentiment à son bras pour aller dîner !

À propos, où dîner ? L'hôtel familial est fermé ; la salle à manger du cercle serait bien triste. Le mess des camarades ? Mais il a demandé une permission. On ne comprendrait pas.

— Cocher, dit brusquement Jacques, arrêtez-moi chez Ledoyen.

Jacques choisit une petite table à côté d'une assez jolie fille dont le torse est moulé dans un costume tailleur. Le chapeau fleuri est peut-être un peu voyant, mais quand

même l'ensemble peut aller. La chère enfant, d'ailleurs, ne demande qu'à causer; elle ouvre bravement le feu en demandant la sa-lière, bien qu'elle en ait une devant elle.

Jacques fait réunir les deux tables. Qui sait : le cadre est gentil, il y a de l'air et de la verdure ; à travers les branches des arbres, on aperçoit la fontaine rappelant les beaux vers de Musset sur Vénus Astarté, fille de l'onde amère :

... Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Le jet d'eau retombe, en chantant un motif argentin. Au loin, la musique des Ambassadeurs arrive par bouffées, avec des trilles de piston; la voisine est jeune, bien faite... Il commande un petit, dîner léger, mais choisi, bisque, perdreau sur canapé, etc., mais, à chaque chose commandée, la demoiselle fait la moue.

— Moi, vous savez, je n'aime pas toutes ces saletés-là.

Enfin, elle se décide, touche un peu à tous les plats apportés, mais ne mange de rien ; en revanche, elle se bourre de pickles, de concombres et de salade de céleri. Avec cela, elle coupe son pain, et, de temps en temps, sans savoir pourquoi, rit bruyamment d'un rire forcé, vulgaire, bête qui fait retourner tous les dîneurs des autres tables. À l'entremets, Jacques l'a déjà prise en horreur. Quelle différence avec Gloriette !

À ce moment, son invitée trouva qu'une demoiselle voisine la regardait avec insolence et entama une discussion avec elle.

— Hé, vous, dites donc, là-bas, quand vous aurez fini de me fixer !

L'interpellée répond. Malgré Martian qui essaie de s'interposer, on en arrive bientôt aux gros mots. La foule monte sur des

chaises, et la petite table devient le point de mire de tout le restaurant. Et l'amphitryon s'enfuit au moment où ces dames sont prêtes à en venir aux cheveux. Au fond, il ne veut pas se l'avouer, mais il s'ennuie atrocement. Confondrait-on toujours le plaisir avec le bonheur? Autant le plaisir a besoin d'éclat et est d'une recherche difficile, autant le bonheur est peu bruyant, tout d'intimité. Même dans les meilleures conditions, ce qu'on est convenu d'appeler les grandes passions, n'est fait le plus souvent que de violentes fantaisies qui durent à peine e temps de perdre les illusions dont elles sont nées. Une passion vraie demande du temps pour s'épanouir; elle est la suite d'appréciations successives qui confirment l'éblouissement du premier moment. Elle naît autant de l'estime que de l'amour et ce long envahissement de notre être est définitif.

Définitif?

Tout en philosophant, Jacques machinalement a repris le chemin de la place du Havre. Tout à coup, il aperçoit la gare Saint-Lazare, et au fronton, le cadran lumineux qui marque dix heures et quart. Dire qu'il n'aurait qu'à prendre le train et qu'une demi-heure après, il serait dans les bras de Gloriette. Mais, alors, ce serait perdre à nouveau cette chère liberté!

— Bah! s'écrie-t-il tout à coup, c'est bête, c'est lâche, mais je n'y tiens plus.

Et il saute dans le train.

Arrivé à Ville-d'Avray, il monte la petite ruelle bordée de clôtures vertes. La nuit est noire. Malgré lui, en approchant de la maison, il sent son cœur battre. Qui sait? Elle est peut être partie? Elle aussi, après tant d'ingratitude, aura voulu profiter de sa liberté! S'il allait trouver le nid vide et l'oiseau envolé! Aussi pourquoi montrer

une susceptibilité absurde et risquer de perdre quelque chose de si bon ! La route est toute embaumée du parfum des fleurs. La villa n'est pas loin.

Devant la grille il voit, avec joie, une lumière filtrer à travers les feuilles. La fenêtre est grande ouverte. Auprès de la table sur laquelle est posée une lampe, un bruit de voix arrive ; Gloriette cause avec tante Flo :

— L'heure du train est passée, dit tante Flo. Il faut te faire une raison ; maintenant, il ne viendra pas.

— Il y a encore le train d'onze heures trente, proteste Gloriette faiblement, très faiblement.

Elle a les yeux rouges. On voit qu'elle a pleuré... Tout à coup, elle entend le craquement du sable, elle se lève, s'avance sur le perron, pousse un cri et tombe en sanglotant dans les bras de Jacques.

Et, entre deux baisers :

— Je savais bien que tu reviendrais !

IX

JACQUES REPRIT sa chaîne très douce, Paris étant presque désert et les attractions mondaines pour ainsi dire nulles. En septembre, il partit pour les manœuvres ; il fallait se quitter pour trois semaines, mais, dans les combinaisons, Jacques n'avait trouvé que Langres où Gloriette pût rallier.

Voici la lettre qu'il lui écrivit le 28 septembre de Vittel, et qui prouve que la passion était encore bien vivace, bien chaude, au cœur de notre guerrier.

Madame Darçay

Villa des Glycines Ville-d' Avray (Seine-et-Oise)

« Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir la tête que Gloriette a faite lorsqu'elle a reçu le télégramme de son pauvre lieutenant, la prévenant de ne pas venir coucher à Langres, ainsi que c'était convenu, promis et juré.

» Tu te rappelles, ma belle adorée, lors du dîner que nous avons fait ensemble, au restaurant de la Grille à Saint-Cloud. J'avais apporté le thème complet des opérations de Saussier contre Giovaninelli. Cela ne t'amusait pas beaucoup et, du haut de la terrasse, tu aurais cent fois mieux aimé regarder le panorama de Paris qui là-bas dominait la ligne verdoyante du bois, étincelant dans une poussière d'or.

» Pourtant, lorsque je t'avais dit qu'avant la grande bataille de Remoncourt il y aurait un jour de repos, avec cantonnement à Langres, tu t'écrias :

» — Quel bonheur ! J'irai passer cette nuit-là avec toi.

» Et nous voilà consultant avec rage l'*Indicateur*. Il y avait un bel express à huit heures cinquante du matin qui te mettait à Langres à deux heures cinquante-sept. Une promenade, une simple promenade. J'irais te chercher à la gare. Je trouverais bien une petite chambre d'hôtel à peu près confortable, où nous pourrions dîner en tête à tête ; on se couche de bonne heure en province, et alors, à nous les ivresses de monsieur Mars et de madame Vénus ! Tu avais encore ajouté :

» — Cela m'amusera joliment de te voir en tenue de campagne, avec ton revolver en sautoir, et tes bottes couvertes de poussière.

» Ah ! c'était un joli programme dont je me faisais à l'avance une joie ; mais que sont les désirs d'un simple lieutenant de dragons et d'une pauvre petite blondinette, vis-à-vis

de ceux formulés par «un gros légume» comme notre généralissime? Et, en effet, celui-ci a décidé que la veille de la bataille on bivouaquerait à Vittel. Le bivouac, tu entends bien, Gloriette, c'est-à-dire le sommeil en pleine campagne, sous la tente de campement, couché sur la dure; le repas au milieu de ses hommes, de ses chevaux, à droite de la ligne formée par le 4^e escadron, c'est-à-dire à sa ligne de bataille, au beau milieu de la division Lardeur. Les grandes manœuvres ne se passent pas tout à fait comme dans les opérettes, et la consigne est appliquée dans toute sa rigueur.

» Donc, j'ai sauté sur le cheval de Perdrisol, car le mien était éreinté par le service d'exploration exécuté les jours précédents; j'ai trotté jusqu'à Langres, une sacrée grimpe, et j'ai télégraphié à Ville-d'Avray :

« Désespéré, impossible te faire venir, »
bivouaquerons Vittel.

» JACQUES. »

» Évidemment, j'avais un peu gros cœur. Dame, il y a douze jours que je suis en route, douze grands jours que je n'ai pas embrassé tes chers cheveux, ni respiré le grisant parfum de tes lèvres... J'ai bien tort, dans ma situation, de penser à tout cela ! Mais il n'y avait qu'à s'incliner avec cette discipline que tu ne connaîtras jamais, ma blondinette, toi qui as élevé la révolte à hauteur d'un dogme.

» Et je suis resté à Mirecourt, j'ai pris le commandement de mon peloton, et j'ai été l'installer à files ouvertes dans un chaume, en avant de la ferme Grégy. On a attaché les chevaux à l'entrave ; on a planté des piquets à grands coups de maillet et dressé les tentes, au milieu d'une véritable fourmilière

humaine. C'était une symphonie guerrière qui berçait ma pensée. Puis, peu à peu, le silence s'est fait ; la nuit est descendue, estompant tout dans une lueur indécise, tandis que des grandes bandes de brouillard gris-perle flottaient dans les bas-fonds.

» Un peu frissonnant, je me suis glissé sous une tente-abri. J'ai calé mon portemanteau contre ma cantine, de façon à me surélever un peu la tête ; j'ai étendu sur mes jambes mon manteau d'ordonnance et ma longue pèlerine. Comme le sommeil ne venait pas, j'ai allumé une cigarette et me suis mis à songer au tableau de Detaille, avec cette épopée entrevue dans le ciel parsemé d'étoiles, ce défilé vengeur, étendards déployés et sabre au clair. Tout à coup, au milieu du camp endormi, la sonnerie de l'extinction des feux a retenti, large, mâle, solennelle, et je ne pourrais t'expliquer, Glochette, la poésie intense, le charme doulou-

reux et mélancolique de cette succession de notes graves et lentes.

» Le bivouac, *Bei Wacht*, comme disent les Allemands. Et je me rappelle l'accent tendre et farouche avec lequel un de mes camarades chantait, un soir, la poésie de Fra-gerolles : *Sentinelles, veillez!* et lançait un couplet, d'une saveur si étrange :

Sentinelle au pantalon rouge,
À l'est, que vois-tu ?
Je vois un nuage qui bouge,
Vapeur du sang qui s'est perdu.
L'éclair y trace, en formes nettes,
De grands zigzags de baïonnettes.
Sentinelles, veillez!...

» Et ma pensée galope, galope... En somme, si c'était « pour de bon ». Si, cette nuit passée sous la tente était la veillée des armes; si le lendemain devait voir se lever le grand soleil de la revanche si longtemps attendue, et pour laquelle nous supportons

tant de fatigues, nous acceptons si souvent le sacrifice de nos volontés, de nos joies et de nos plaisirs ! Si, un matin, la diane martiale venait réveiller le camp et mettre, à son appel, toute l'armée debout, si l'on sautait gaillardement en selle, avec l'idée qu'on va enfin jouer la pièce tant de fois répétée et si bien sue ! Depuis que je suis revenu d'Allemagne, j'ai fait des moulinets dans le vide, je me suis fendu en tierce et en quarte, j'ai perforé, avec ma grande latte, des bottes de foin garnies de toile et plantées sur des piquets, pour figurer l'ennemi. Un véritable massacre ! Et l'imagination aidant, je me persuaderais facilement que tous ces fastidieux préliminaires sont finis et qu'on va, enfin, cogner, cogner ferme ! sur un véritable ennemi en chair et en os. Sabre main !... À gauche en bataille !... Au galop ! Chargez ! Hurrah !...

» Comme me voilà loin de toi, ma pauvre Gloriette ! Certes, je sais tout ce que j'ai perdu à ne pas t'avoir dans la petite chambrette de l'hôtel de Langres. J'apprécie, comme il convient tu le sais du reste ! — tes déshabillés de crêpon rose, tes épaules nues, rondes comme celles d'un bébé, avec de petites fossettes, émergeant de la chemise entrebâillée, et retenue sur les épaules par deux nœuds papillon. Je sais tout ce qu'il y aurait eu de volupté, d'anéantissement, de délices, dans ce cher corps dont je connais les lignes merveilleuses, la souplesse féline et la douceur satinée. Je crois sentir encore, dans ma bouche, le goût divin d'amande amère que m'a laissé notre dernier baiser de Ville-d'Avray et ton souvenir me secoue d'un frisson au plus intime de mon être... Eh bien, malgré tout cela, ma nuit solitaire de bivouac ne m'a pas laissé un trop mauvais

souvenir. Vois-tu, c'est si bon de se savoir à son poste, à sa place, bien en forme, botté, éperonné, tout prêt pour la grande lutte ! Quel rachat moral pour nous autres joyeux viveurs, sensuels et un peu fous, de dire que nous travaillons, que nous avons froid, que nous supportons des fatigues, et que nous nous privons de quelques délectations charnelles, *pro patria!* comme dit le vaillant Déroulède...

» Voilà des idées bien, graves pour toi, ma chérie, des idées de renoncement, d'abnégation et de devoir qui auront, peut-être, bien du mal à germer dans ta petite tête de jouisseuse ; mais, vois-tu, si moi je ne les avais pas, tu m'aimerais certainement moins, et tu ne me ferais pas le bon accueil sur lequel je compte, lorsque, bruni par le soleil des camps, ragaillardé par cette vie au grand air, par ces trois semaines de continence et de fidélité absolue, je tomberai

dans tes bras, un beau matin, en te demandant de compléter ce qui m'a manqué pour que le vieil air d'opéra-comique fût une vérité :

L'amour, l'amour, la pipe et le tabac,
Voilà, voilà, voilà les plaisirs du bivouac.

» À bientôt, ma Gloriette, prépare-toi pour le supplément. Je t'envoie tout mon cœur en infinies tendresses.

» JACQUES.»

Gloriette lut et relut cette lettre si passionnée. Évidemment son Martian l'aimait encore bien. Mais des tons de rouille et de pourpre commençaient déjà à apparaître sur le feuillage vert. C'était l'annonce de l'automne précurseur de l'hiver, c'est-à-dire bientôt la fin des villégiatures, le retour de la famille et du monde à Paris, et les nouvelles luttes pour conserver Jacques, envers

et contre tous. Dans les brumes vaporeuses qui maintenant s'étendaient en longues bandes bleuâtres sur la vallée de la Seine, Gloriette apeurée, croyait distinguer toutes sortes d'ennemis, le colonel, les vieux parents Martian, avec leur air contristé et leur figure sévère, puis de belles jeunes filles qui semblaient tourner, dans un mouvement de valse comme les anges du Tintoret, tout en regardant l'irrégulière avec un rictus de mépris. Et elles disaient, dans une mélopée triomphante : « Nous sommes, nous, les vierges soigneusement gardées ; nous représentons la famille, la société, la maternité régulière et respectée. Toi, tu n'es que l'amour. Disparais, et cède-nous la place. » Il y avait encore, à l'arrière-garde de l'armée ennemie, des mains bénisseuses, des maires solennels, sanglés dans des sous-ventrières tricolores, et des vilains notaires, tout noirs, qui ricanait derrière leurs lunettes à

branches d'or, en brandissant des contrats, où l'on spécifiait les apports respectifs des époux...

Gloriette agita ses cheveux rutilants, dans un beau mouvement de révolte :

— Bah! on luttera, dit-elle. Il y a un Dieu pour les amoureux.

X

EN OCTOBRE la famille revint à Paris. Gloriette se réinstalla rue François-I^{er}, sans regret pour la villa, qui, avec ses arbres dénudés, sous le ciel gris d'automne, devenait triste. D'ailleurs, tante Flo toussait beaucoup et le climat de Paris était plus clément. Avec le système d'hiver n'exigeant la présence au quartier que beaucoup plus tard, on reprit les bonnes flâneries paresseuses au lit, à l'heure bénie, où dans l'aube discrète, la tête sur le même oreiller, l'on se dit tout, l'on se raconte tout, en pleine confiance, avec ces enfantillages qui font croire à l'homme qu'il est redevenu enfant.

Qui saurait démêler, dans le plaisir des caresses, alors qu'on se réfugie dans les bras de sa maîtresse, la part faite aux souvenirs puérils, alors qu'on était tout petit et qu'on s'endormait dans les bras maternels, calmé par les baisers et bercé par les chansons ?

Au mois de décembre, tante Flo mourut, sans bruit, sans agonie gênante. Elle partit comme elle avait vécu, discrètement, modestement, en personne qui a tenu peu de place dans la vie et qui se sait peu de chose. Un beau jour, on la trouva renversée dans le petit fauteuil bas où elle avait l'habitude de tricoter pendant d'interminables heures. La tête était tombée sur la poitrine, et la bouche, vaguement entr'ouverte, semblait encore sourire de ce sourire désabusé et ironique particulier aux morts. Un dernier rayon de soleil d'hiver entourait cette pauvre tête de vieille comme d'un nimbe d'or, et tante Flo disparaissait en apothéose.

Gloriette la pleura beaucoup. C'était son unique famille, et, avec elle, disparaissait tout un coin de souvenirs; le passé s'effaçait brusquement, et dégringolait dans l'oubli.

Que de fois, en attendant Jacques retenu par son service, les deux femmes avaient tenu ensemble de longues conversations ponctuées par des : « Te souviens-tu ? te rappelles-tu ? » qui remuaient tout un monde d'idées souriantes et anciennes ! Et puis, c'était la confidente de toutes les heures bonnes ou mauvaises, le conseil toujours sûr, le ravitaillement moral dans les moments de doute ou de défaillance. Tante Flo emportait tout cela avec elle.

— Je serai obligé de t'aimer un peu plus, dit Jacques, la prenant dans ses bras.

Il disait cela de tout cœur, en pleine sincérité, très persuadé du double rôle qu'il aurait désormais à remplir ; et cependant, Glo-

riette se sentit très frappée par ce premier coup du destin. La série à la noire allait-elle commencer, après tant d'années de bonheur et de joie ? Le costume sombre qu'elle endossait ne lui semblait pas seulement un deuil provisoire, avec ce noir qui, en somme, est le fard des blondes, mais paraissait inaugurer une nouvelle vie, comme une entrée dans un pays menaçant rempli de chagrins et d'embûches. D'ailleurs, comme on ne pouvait plus se montrer dans un endroit public, ni aller au théâtre, il fallait rester davantage rue François-I^{er}, et les soirées au coin du feu, qui étaient jadis l'exception, quand on voulait bien se reposer après une suite de plaisirs, devinrent la règle.

Jacques se soumit d'abord de bonne grâce. On causait, on tisonnait, on prenait le thé vers dix heures et l'on se couchait tôt. Mais, pour un impulsif comme Martian, avec ses trésors d'activité à dépenser, cette

vie bourgeoise n'était pas suffisante, d'autant plus qu'au quartier le service d'hiver était assez peu fatigant, dans sa monotonie d'instruction.

Il resta un peu plus souvent chez lui, ce dont se réjouit madame Martian qui le crut repris par la famille ; et un beau soir, n'y tenant plus, il se leva à neuf heures du fauteuil où il était enfoui, et se détirant comme un tigre qui vient de faire sa méridienne, il déclara à Gloriette, occupée à broder un chemin de table, qu'il allait sortir.

— Sortir ? Tu veux sortir ? Pour aller où ?

— Je ne sais pas. Mais, vois-tu, toute la journée je travaille au quartier, au manège, dans de grandes chambres sombres et tristes, avec un relent de cuir, de gamelles, d'émanations humaines. Eh bien, le soir, j'ai besoin de me distraire ; il me faut du monde, du bruit, de la lumière, de gracieux visages

avec des grands chapeaux empanachés de fleurs, des parfums féminins, dans un music-hall quelconque ; il faut m'étourdir au son d'une musique cuivrée, qui me fasse oublier les sonneries réglementaires de mes trompettes. Comprends-tu ?

— Je comprends très bien, répondit Gloriette, en dissimulant son chagrin sous un sourire. C'est tout naturel. Eh bien, prends ton chapeau, et va faire un tour aux Folies-Bergère. J'ai entendu parler d'un joli ballet : la *Clef d'or*.

— Oui, la *Clef d'or*, cela me tente assez.

Elle lui passa elle-même son pardessus et, très gaie en apparence, elle conduisit Jacques jusqu'à la porte, sur le palier. Puis, après l'avoir embrassé le plus gentiment du monde, elle rentra dans l'appartement solitaire. Autrefois, elle eût été causer avec tante Flo, et la soirée se serait passée quand même. Elle jeta un coup d'œil sur son pei-

gnoir de crêpe, et, se regardant dans une glace, il lui sembla que tout ce noir la vieillissait.

— Allons, pensa-t-elle, il faudra que j'éclaire cette tenue sombre de nœuds de satin mauves ou lilas. J'aurais voulu rester encore en noir quelque temps, mais tante Flo me pardonnera de ne pas vouloir attrister Jacques.

Martian rentra à minuit et demi, un peu écoeuré de sa soirée : le ballet n'était qu'un étalage ou plutôt un étal de chair. Aucune idée, aucune invention artistique ; des maillots roses, du clinquant sous une aveuglante lumière. Dans le promenoir, des filles maquillées, flétries et communes, au parler gras et aux offres obséquieuses. Il racontait tout cela en se déshabillant, avec un vague remords d'avoir gâté sa soirée, en faisant peut-être de la peine à son amie.

Pourtant, celle-ci ne paraissait pas fâchée, et, le coude appuyé sur l'oreiller, elle écoutait avec indulgence cette confession d'un enfant du siècle. Les péripatéticiennes du music-hall n'étaient pas à craindre pour un délicat comme Martian; mais la jeune fille pure, la fiancée éventuelle, voilà l'ennemie redoutable.

Certain samedi soir, ils venaient de rentrer, et Jacques suivait Gloriette qui montait l'escalier, insouciant et fredonnant le chœur du *Petit-Duc* :

Pas de femmes, pas de femmes !
Tel est l'ordre du général

À chaque marche, des effluves capiteux, — une odeur toute spéciale qu'il connaissait bien et qui avait toujours une action directe sur ses nerfs — lui montaient au cerveau par bouffées, et le grisaient un peu.

Ils arrivèrent dans la chambre à coucher, et, tandis que Gloriette passait dans le cabinet de toilette, lui, tout songeur, s'assit devant la grande cheminée, en suivant d'un œil mélancolique les châteaux incandescents produits par le caprice de la flamme. Les années de liaison ont passé comme un rêve. Et cependant sa mère, madame Martian a dit encore hier soir des choses très justes. Comme elle apprenait qu'il était heureux, parfaitement heureux, elle avait secoué sa jolie tête encadrée de bandeaux grisonnants, et elle avait dit une fois de plus :

— Tu gâtes ta vie ; tu verras : il arrivera un jour où tu regretteras de n'avoir pas planté ta tente comme les autres, et de ne pas t'être créé une situation régulière. Ne crains-tu pas de te trouver un jour tout seul, vieilli, ridicule, dernier représentant d'une race de viveurs disparus, faisant la fête avec

des petits jeunes gens qui te regarderont comme un ancêtre?...

Bref, elle lui en avait tant dit que, peu à peu, ces conseils d'abord repoussés sans discussion, avaient fini, à force de se renouveler, par faire comme la goutte d'eau qui mine la pierre; et, moitié par conviction ébranlée, moitié pour avoir la paix, il a promis à sa mère de se rendre le lendemain à une entrevue à Sainte-Clotilde. On a choisi la messe de une heure.

Et cependant c'était bien bon! Gloriette est une si charmante fille. Comme il arrive souvent en pareil cas, on apprécie d'autant plus les choses qu'on est sur le point de les perdre. En somme, Gloriette était la perle des maîtresses; on s'est laissé vivre, le bonheur ne s'analyse pas au moment même où on l'éprouve, mais, cette existence-là, c'est tout simplement le bonheur.

À ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et Gloriette vint s'asseoir frileusement devant le feu, et, tout en tendant sa jambe nue que la flamme teintait de nuances vermeilles, elle dit :

— Comment, grand paresseux, tu n'es pas encore déshabillé ?

Pour se donner du cœur, Jacques se mit à envoyer avec rage des coups de pincette dans les bûches.

— Eh bien, insista Gloriette, il va être deux heures, mon ami. Je sais bien que demain dimanche il n'y a pas de manœuvre... et pourtant, il me semble que tu aurais mieux à faire que de t'escrimer contre un pauvre feu.

Elle voyait bien qu'il y avait quelque chose.

— Gloriette — et les mots passaient avec peine — Gloriette, il faut que ce soir nous ayons une explication.

— Ah! s'écria Gloriette en mettant la main sur son cœur, pour en comprimer les battements.

— Oui, il le faut. Ne crois pas d'ailleurs que je veuille te quitter... Les choses n'en sont pas là, Dieu merci, mais la vérité est que ma mère veut que je me marie. Je lui ai juré que, demain dimanche, j'irais à une entrevue. Cela ne m'engage d'ailleurs à rien.

Gloriette s'attendait depuis longtemps à cette confidence. Au lieu de s'attendrir ou de s'exclamer, elle laissa parler Martian tant qu'il voulut, le regardant seulement très fixement en femme qui a son idée.

» Jacques est très joli garçon, se disait-elle, et plaira, à coup sûr. Comment d'ici demain l'enlaidir? Il avait parlé d'une entrevue seulement... Si la jeune fille pouvait ne pas trouver l'officier à son goût.» Tout espoir n'était pas perdu.

— Au moins, Jacques, j'espère bien que tu vas passer avec moi cette dernière nuit.

— Si je la passerai ! s'écria Jacques attendri par cette soumission résignée.

Il s'attendait à une avalanche de reproches. Il prit Gloriette dans ses bras et la couvrit de baisers éperdus. Ce fut une orgie folle.

Jacques voulait laisser de lui à sa maîtresse un souvenir inoubliable et, comme l'amant de *l'Abbesse de Jouarre*, mettre l'infini dans ces dernières heures de possession, comme une quintessence d'amour.

— Qui t'aimera jamais comme moi ? dit Gloriette en le couvrant de caresses.

À trois heures du matin, Jacques aurait bien voulu s'endormir un peu, mais Gloriette lui fit observer qu'il lui devait toute cette dernière nuit. Et Jacques fut obligé de continuer la conversation. Au petit jour, seulement, Jacques exténué demanda grâce ;

et, tandis qu'il s'endormait de ce lourd sommeil du mâle qui couve sa volupté, Gloriette songeait au moyen de conserver à elle ce beau garçon qui reposait dans ses bras. Pourtant le lendemain matin, quand il songea à son rendez-vous, la vérité m'oblige à dire que « le beau garçon » avait les traits tirés, les yeux gonflés par l'insomnie, et le teint vert-pomme.

Jacques se leva très soucieux, et, tandis qu'il procédait à sa toilette, il pensait à l'entrevue qu'il allait avoir à Sainte-Clotilde. Ah ! s'il n'avait pas si formellement promis !

— Quels habits mettras-tu aujourd'hui ?

Et, en effet, c'était toujours elle qui préparait sa tenue civile, choisissant ses costumes, assortissant ses cravates. Pour la tenue militaire, elle se récusait en riant. Il la laissait faire ; c'est si bon de se sentir aimé, choyé, et puis, Gloriette avait le goût si fin, si délicat !

— Ce que tu voudras, ma chère amie, le premier costume venu.

Il avait bien d'autres chiens à fouetter. Son costume ? Il ne s'en souciait guère. Il n'avait nullement la prétention de séduire mademoiselle d'Esmiral par les splendeurs de sa toilette. Il avait juré à sa mère d'aller à Sainte-Clotilde, il irait, et regarderait consciencieusement si celle qu'on lui destinait, comme compagne, était possible ou impossible, Rien de plus.

Et, tout en faisant ces réflexions, distrait, préoccupé, il s'habillait machinalement, piquant, au hasard, son épingle de cravate, sans même jeter un coup d'œil au miroir, endossant sans seulement les regarder, le gilet et le veston que Gloriette lui tendait, d'un air navré.

L'heure de la messe approchait. Gloriette donna un dernier tour aux cheveux de son ami, l'embrassa à pleines lèvres et le

reconduisit jusqu'à la porte, en le poussant par les épaules, et en lui recommandant de revenir bien vite lui confier ses impressions, en toute sincérité. Jacques sortit précipitamment; il n'avait que le temps d'arriver à l'Église. En passant devant la vitrine d'un coiffeur de la rue de Grenelle, il leva les yeux, par hasard, sur une glace et se contempla épouvanté.

Il avait un pantalon à carreaux qui ne lui servait plus depuis longtemps, un gilet blanc de soirée ouvert à trois boutons, une cravate cerise à rehauts jaunes qui provenaient probablement de quelque écharpe de Gloriette, un veston de velours fauve, bon pour la chasse, mais impossible à Paris, enfin son chapeau à rebrousse poil et dépourvu de tout reflet était campé à la diable sur des mèches ramenées en avant, dans un désordre extraordinaire.

Ainsi accoutré, avec son visage fatigué et ses deux pochons sous les yeux, il avait l'air d'un photographe de banlieue, et même de pis que cela. Les rouflaquettes de chaque côté des oreilles étaient déplorables. Et sa cravate cerise ! Et le veston de velours ! Glo-riette avait joué là un tour pendable ; mais l'horloge de Sainte-Clotilde marquait une heure, et il était trop tard pour changer de toilette. Il n'y avait plus à reculer. Jacques affairé se précipita dans l'église et alla s'agenouiller, dans la nef, à côté de madame Martian ; celle-ci absorbée dans ses dévotions, lui adressa seulement un petit signe de tête amical. Puis, d'un regard, elle lui désigna une grande jeune fille qui priait auprès du banc d'œuvre, et se replongea dans ses méditations, la tête dans ses deux mains.

Jacques regarda la jeune fille. C'était une brune insignifiante, un peu anguleuse mais grande, bien découplée, ce qu'on est

convenu d'appeler une *belle personne*. Mais d'ailleurs que lui importait ! Évidemment la jeune fille en apercevant la tenue bizarre de celui qu'on lui destinait, refuserait, avec horreur, d'épouser un monsieur ayant un goût aussi déplorable et une aussi mauvaise mine.

Devait-il être assez malade le pauvre lieutenant, et comment pourrait-il songer à se marier avec cette pâleur et ce teint plombé !

Aussi, dès que l'office tira à sa fin, il n'eut qu'une idée, celle de s'enfuir avant que sa bonne mère, rentrée dans la vie réelle, ne vînt à s'exclamer sur le costume arboré par son fils.

— Adieu, maman, lui dit-il à l'oreille, il faut que je passe par le quartier, je me sauve.

Madame Martian, sans lever les yeux répondit :

— Je t’enverrai un petit mot avant dîner, afin de te dire l’impression que tu as produite. Et toi, comment la trouves-tu ?

— Adorable, dit Jacques.

Au point où en étaient les choses, cette admiration n’était pas dangereuse.

Jacques se hâta de rentrer chez lui pour reprendre une tenue convenable. L’impression produite... avait dit sa mère. Cette impression n’était pas douteuse, et il était probable que, de sa vie, la pauvre jeune fille ne serait exposée à rencontrer un pareil futur.

— Allons, se disait-il, en se rhabillant, Gloriette aura gagné la partie. Bah, c’est de bonne guerre, et cela prouve combien elle tient à moi. Puis, vis-à-vis de ma mère, cela dégage complètement ma responsabilité, et me place sur un excellent terrain. Moi, je trouve la jeune fille adorable. Elle, au contraire, me trouve affreux, commun, l’air

maladif, c'est parfait. Elle me refuse, je n'y puis rien ; et ma mère, voyant que j'ai fait preuve de bonne volonté, me laisse quelque temps tranquille. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et, sur ces idées couleur de rose, Jacques partit pour rassurer Gloriette, non sans avoir recommandé à l'ordonnance Perdriol de lui apporter immédiatement la lettre que devait envoyer madame Martian.

Gloriette attendait avec impatience :

— Eh bien, Jacques, dit-elle, non sans une pointe d'ironie, comment as-tu trouvé ta future ?

— J'ai dit à ma mère que je la trouvais adorable, mais elle m'indiffère absolument.

— Et toi, as-tu fait sa conquête ?

— Moi, hum!... Écoute, je crois que grâce à toi, je n'étais pas précisément à mon avantage, aujourd'hui.

Et, au milieu d'éclats de rire, Jacques raconta l'entrevue dans tous ses détails et lui annonça qu'il allait, d'ici peu, connaître le résultat foudroyant produit par sa bizarre tenue.

Une seule chose tracassait Gloriette.

— Pourquoi as-tu dit à ta mère que tu trouvais cette jeune fille adorable ?

— Mais, ma chère amie, je ne cours aucun risque, en m'avançant. Je continuerai à dire à ma mère que je regretterai toute ma vie que mademoiselle d'Esmiral m'ait refusé, et que je ne m'en consolerais jamais. Ce désespoir sera si grand qu'il m'empêchera, pour l'avenir, de songer à une autre union. Comprends-tu ? Cela vaut cent fois mieux.

— Tu as peut-être raison...

À ce moment on sonna, et la femme de chambre entra, apportant la lettre de madame Martian.

— Lis-la-moi, dit Gloriette un peu émue.

Et Jacques lut à haute voix :
« Mon cher enfant.

» Je suis enchantée que tu trouves ta future à ton goût, car elle, de son côté, t'a trouvé charmant...

— Comment ! s'exclama Gloriette.

Jacques continua :

» Je n'ai pas beaucoup regardé comment tu étais habillé, mais elle a trouvé que tu avais un goût exquis, et un certain cachet artistique qui lui a plu au possible. Cela m'a un peu étonnée, car je connais la simplicité habituelle de tes tenues civiles. Mais il paraît que tu avais une cravate d'une nuance étonnante qui s'alliait merveilleusement avec la pâleur de ton teint. Tu étais donc pâle ? L'émotion probablement. Enfin, mon cher enfant, je suis bien heureuse, car il dépend de toi que ce mariage-là soit fait.

» TA BONNE MÈRE. »

Gloriette n'en revenait pas.

— Ainsi, dit-elle, avec rage, ta future a aimé ta cravate cerise à rehauts jaunes.

— Et mon pantalon à carreaux !

— Et ton veston de velours !

— Et mes rouflaquettes, car j'avais des rouflaquettes, petite misérable. C'est horrible ! dit Martian, qui réfléchissait avec terreur qu'il s'était beaucoup avancé.

— Mon pauvre Jacques, dit Gloriette, en se jetant à son cou, c'est fini, je vois que tu vas me quitter.

— Non, s'écria tout à coup Jacques, comme illuminé par une vision subite. Une jeune fille qui aime un monsieur ainsi accoutré ne saurait être intelligente. Elle doit avoir les idées les plus fausses, les notions les plus obtuses ; elle doit manquer de tact, de goût et par conséquent de sens moral. Je serais atrocement malheureux avec une femme semblable. Jamais je ne l'épouserai.

Et le soir même, au dîner familial, il faisait part de cette résolution à madame Martian qui, sans discuter, répondit sèchement :

— C'est bien, je connais la cause de ton refus. Agis à ta guise, mon enfant, gâche ta vie. Moi, j'ai fait mon devoir. Je ne me mêle plus de rien.

XI

UN BEAU JOUR, Martian était en train de préparer le prochain thème du service en campagne, une reconnaissance offensive sur bataillon, lorsqu'il vit entrer l'adjudant, avec un pli du colonel qui le demandait immédiatement au rapport.

Ces missives-là ne sont jamais de très bon augure, et, en boutonnant ses gants, Jacques partit, assez soucieux, pour le quartier. Le rapport était terminé, mais il trouva à la salle d'honneur et assis devant la table à tapis vert, le colonel de la Briolle flanqué à droite de son chef d'escadrons d'Aubenas

et à gauche de son capitaine commandant Fleuray.

« Allons, pensa le lieutenant, je sais ce que c'est. C'est la réprimande, la fâcheuse réprimande. Mais pourquoi ? »

Les visages du commandant et du capitaine n'étaient pas autrement rébarbatifs. Seul, le colonel paraissait grincheux, avec un diable de pli entre les sourcils qui ne présageait rien de bon.

— Ahl c'est vous, lieutenant Martian, veuillez approcher.

Jacques se campa devant la table, avec les talons réunis et la main dans le rang, dans une attitude militaire, à la fois respectueuse et correcte ; mais le front était haut, sans aucune humilité.

— Monsieur, commença le colonel, vous êtes entré dans l'armée, par la bonne porte. Dès le début de votre carrière, la fortune vous a permis d'accomplir une action

d'éclat. Elle vous a fait conférer, à vingt ans, la croix, qui, d'habitude, ne se conquiert qu'après de nombreuses années de grade. J'ai devant moi les notes que vous a données le capitaine Fleuray. Je dois reconnaître qu'elles sont bonnes, et, sans témoigner d'un zèle excessif, votre service est consciencieux et régulier, votre tenue est brillante, et vos camarades professent pour vous la plus grande sympathie.

Jacques s'inclina, en envoyant un petit signe de reconnaissance au vieux Fleuray, mais la figure du colonel s'était considérablement rembrunie.

— Mais, monsieur, cela n'est qu'une façade. Le service n'est pas tout. Mon devoir de colonel est aussi de veiller sur la vie privée de mes jeunes officiers, surtout sur ceux qui portent comme vous le signe de l'honneur, ne l'oubliez pas.

— L'aurais-je oublié, mon colonel ?

— Laissez-moi parler. Je sais que depuis plusieurs années vous vivez avec une femme Darçay. J'ai déjà eu une conversation amicale avec vous à ce sujet. J'ajoute que vous avez votre domicile distinct et, qu'en général vous déjeunez, le matin, au mess, avec vos camarades. Vous n'y dînez presque jamais, mais vous n'êtes pas seul dans ce cas, et la garnison de Paris oblige, sous ce rapport, à une certaine tolérance. J'ai fait prendre, par la préfecture de police, des renseignements sur cette madame Darçay. On prétend qu'elle est rentière et possède une situation personnelle indépendante. Nous n'avons donc aucune prise sur elle.

— Madame Darçay est une femme absolument comme il faut, qui se tient d'une manière parfaite.

— Je ne le conteste pas, mais, si nous n'avons pas d'action sur elle, moi, colonel, j'en ai une sur vous. Or, cette situation in-

dépendante vous met, vis-à-vis d'elle, dans une position fautive, en ce sens que ce n'est pas vous qui subvenez à tous ses besoins. Il paraît que vous lui faites une pension de six mille francs.

Jacques rougit et ne répondit rien.

— Or, il est évident que madame Darçay dépense beaucoup plus que ça.

— Vous avez reconnu vous-même, mon colonel, qu'elle avait une fortune personnelle.

— Parfaitement, et c'est précisément ce qui rend votre situation difficile.

— Alors, mon colonel, reprit Martian dont la voix tremblait, je pourrais, tous les jours, ramasser une fille cueillie dans le promenoir d'un music-hall, à cela l'on ne trouverait rien à dire; et parce que, sans que mon service militaire en souffre, je consacre mes moments de liberté à une femme parfaitement honorable qui ne connaît que moi

et qui n'aime que moi, alors je deviens passible d'une réprimande.

— Vous oubliez, lieutenant, que le régiment est une famille où le colonel joue le rôle de père. Or, je vous l'ai déjà expliqué, il est assez indifférent à un père que son fils, grand garçon et lieutenant de cavalerie, ait des amourettes de passage. Je vous concède que le régiment n'est pas un couvent. Mais ce que la famille redoute, ce qu'elle ne veut pas et par conséquent, ce que nous ne voulons pas, c'est le collage, parce que non seulement il gâte le présent, mais parce que, chose plus grave, il compromet l'avenir.

Comprenez-moi bien, je ne vous fais pas un cours de morale, mais, vous voyez-vous plus tard, officier supérieur, traînant à la remorque, de garnison en garnison, une maîtresse vieillie que vous m'oseriez montrer ni à vos subordonnés, ni à vos égaux, qui vous empêcherait d'avoir dans la ville,

en dépit de votre croix d'honneur et de vos galons, aucune situation sociale? Vous vivriez isolé, déconsidéré, comme un paria, et les notes spéciales qui vous seraient données vous empêcheraient de jamais dépasser le grade de commandant. Est-ce cela que vous avez rêvé, en entrant dans la carrière? Est-ce là le chagrin que vous voulez causer aux vôtres?

À cette dernière allusion, Jacques comprit d'où venait le coup. Madame Martian avait dû venir se plaindre au colonel de la Briolle du dernier échec éprouvé. D'un autre côté, au point de vue professionnel, il y avait certainement du vrai dans ce que disait le vieux guerrier blanchi sous le harnais... Mais le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas. Il jeta un regard de détresse vers Fleuray et le commandant d'Aubenas; mais ceux-ci étaient impas-

sibles, immobilisés dans cette discipline qui fait de l'armée la « Grande muette ».

Le colonel continua en élevant la voix :

— Quant à moi, chef de corps, c'est une responsabilité que je ne saurais prendre, aujourd'hui que je ne puis plus ignorer. Par conséquent, je vous fait part de ma résolution irrévocable : Ou vous serez marié d'ici à six mois, ou je demanderai votre changement de corps, quel, que soit mon regret de me séparer d'un officier que j'aime et que j'estime. Réfléchissez. Sur ce, lieutenant, vous pouvez vous retirer.

Martian salua, fit demi-tour avec une raideur automatique, et rentra chez lui perplexe, désespéré, trouvant le ciel noir, la vie odieuse et la société mauvaise.

— Après tout, s'écria-t-il, en envoyant, avec rage, ses bottes Chantilly à l'autre bout de la chambre, après tout, je suis libre, que

diable, et je pourrai toujours donner ma démission.

XII

LIBRE! Était-il si libre qu'il le croyait? Quand, pendant des années, on a mené cette vie militaire, où le trompette de garde sonne les heures avec les devoirs, quand on a subi les liens de cette franc-maçonnerie d'uniforme, de couleur, de corps, avec tous les préjugés, mais aussi avec tous les entraînements sublimes qui en résultent, est-il si facile, du jour au lendemain, de jeter le froc aux orties, et cette tunique, au collet numéroté, n'est-elle pas, elle aussi, une véritable tunique de Nessus?

Dans un éclair, il revit la bonne camaraderie du mess, les belles manœuvres où, en

lignes, on avançait dans la plaine toute humide de rosée, les poumons élargis par les chevauchées, la tête élevée, l'œil net, dans une communauté de fatigues et d'efforts, avec le sentiment d'être utile. Est-ce qu'il ne viendrait pas une heure, heure bénie, où ces déploiements en bataille ne s'exerceraient plus contre un ennemi supposé : abnégation, dévouement, sacrifice souffrance de corps et douleur de cœur, le métier représentait tous ces grands mots et toutes ces grandes choses.

Fallait-il renoncer à ces espérances, à la revanche sacrée, pour redevenir un simple pékin, avec le lâche enlèvement dans une union irrégulière ? Gloriette, ah ! certes, il l'aimait de toute son âme et de toute sa chair ! mais il aimait aussi l'honneur, le régiment, le brave colonel qui venait de lui infliger la réprimande, avec des paroles si hautes, et surtout les vieux parents qu'il

chagrinaient et qu'il troublait dans leurs idées, respectables après tout, de responsabilité sociale et de morale bourgeoise ?

Et la silhouette d'Alice d'Esmiral repassa devant lui, avec son profil insignifiant et honnête de brune quelconque. Évidemment, elle n'avait pas le piment de Gloriette, mais quand même, jeune, saine, bien découplée, capable de lui donner de beaux enfants. Des enfants ! voilà une chose à laquelle il n'avait jamais songé et qui cependant devait avoir son charme. Un petit Martian qu'il verrait pousser, grandir, et dont il s'efforceraient de faire un homme, un gaillard bien droit moralement et physiquement, comme lui cocardier, et n'ayant pas froid aux yeux...

Insensiblement tous les discours de madame Martian sur la nécessité du mariage lui revinrent à l'esprit, et certaines phrases bruirent à ses oreilles, avec leur intonation mélancolique et attristée.

« Oui, tu t'amuses maintenant et tu prétends être parfaitement heureux, mais ce bonheur te fera paraître l'avenir encore plus triste. Compte déjà autour de toi, dans ta bande joyeuse, les rangés, les morts, les disparus...

L'isolement seul, plus tard, sans situation sociale, sans considération, avec une vieille maîtresse... Il éprouva comme un sentiment d'angoisse. Attendre, gagner du temps. À quoi bon ? Serait-il plus brave dans cinq ans qu'aujourd'hui. Au contraire, la chaîne ne serait-elle pas plus étroitement rivée et renforcée par tous les liens de l'habitude ?

Des mois se passèrent au milieu de ces perplexités. Un soir, après un long combat avec lui-même, il déclarait à madame Martian qu'il consentait à une seconde entrevue avec mademoiselle Alice d'Esmiral. Pour se donner du cœur, il se répétait à lui-même :

« Ça n'engage à rien. Ça n'engage à rien du tout » Mais, en lui-même, il sentait bien, au contraire, qu'il s'engageait beaucoup. Chez Gloriette, il ne dit rien, cette fois, préférant garder son secret. Jamais il n'avait trouvé sa maîtresse si charmante, si prévenante, si enjouée. On eût dit qu'instinctivement, elle voulait lutter contre l'ennemie inconnue, à force de séduction et de grâce.

Le lendemain, pour étouffer les luttes qui se livraient dans son cœur, il tâcha, sur la plaine de Longchamp où avait lieu l'instruction, de s'absorber dans les menus détails de son service, rectifiant la position à cheval des recrues, relevant les mains de bride, assurant l'assiette, se livrant à une digression sur une question de paquetage ou de harnachement. Les hommes tournaient en carré autour de lui, avec des vagues silhouettes qui se détachaient sur un fond gris et triste. Au loin, le colonel de la Briolle, sui-

vi du capitaine instructeur et de son trompette, le regardait d'un œil bienveillant, persuadé que l'excellent officier était tout à son affaire. Peut-être, songeait-il à sa réprimande qui avait dû produire bon effet. Et cependant l'esprit de Martian en dépit de son attention apparente, était loin, bien loin dans Paris, et allait de Gloriette à Alice, si dissemblables !

Le passé et l'avenir peut-être !...

À quatre heures, il rentrait chez lui, déposait l'uniforme, et revêtait la redingote sérieuse des grands jours, éclairée au revers du ruban rouge. La cravate sobre rehaussée d'une perle, le gilet à transparent blanc, le pantalon à pli impeccable tombant sur la bottine vernie, les gants gris-perle complétaient une tenue élégante qui était déjà une concession. Pourquoi cette recherche de tenue, si, véritablement, il ne tenait pas à plaire ? Comme il était loin déjà de

l'indifférence témoignée, lors de la première entrevue !

Alice, très simple, l'accueillit comme si elle n'eut rien deviné de ses indécisions. On causa littérature, sport, chasses dans l'Anjou. Jacques expliqua son amour du métier, son culte pour la cocarde, le passe-poil et cette solidarité militaire qui fait de l'armée une petite église spéciale et respectée. Sur ce terrain-là on pouvait s'entendre, et le goût du cheval et des exercices physiques pouvait créer un sujet de conversation inconnu de la paresseuse Gloriette, qui, en fait de sport, ne pratiquait guère que la voiture. Martian pressentit une âme très droite, très loyale, un peu froide peut-être, dépourvue d'ailleurs de toute imagination ; de son côté, elle paraissait trouver le lieutenant très à son goût, souriait à ses saillies, bien qu'un peu effarouchée par ses aperçus primesautiers et sa façon légère et gaie de

prendre les choses, de jouer avec la vie, de n'y cueillir que l'amusement de la journée ou de l'heure, d'en accepter les devoirs obligés et les petites contrariétés. Elle avait beaucoup de peine à se détendre jusqu'au badinage insouciant et gracieux, et elle pensait :

— Un vrai Français celui-là, brave, léger, spirituel, charmant en somme, mais qui me causera, sans doute bien des chagrins.

Lui, de son côté, se disait :

— Une brave petite femme qui gardera bien la maison et tiendra bien la popote. La sérénité vertueuse et bourgeoise, avec la dignité de la vie. Après tout, le bonheur peut-être.

Et, tout à coup, il eut la vision d'une jeune mère qu'il avait aperçue un jour aux Champs-Élysées et qui jouait avec son enfant. Elle le posait à terre, puis, à plusieurs reprises, elle l'élevait aussi haut que pos-

sible. Il revoyait ce corps souple s'abaissant et se relevant d'un seul élan, cette taille violemment cambrée, sous l'effort. Avec cela, une coquetterie d'enlacement, un luxe de baisers prolongés, tandis que le marmot agitait en l'air ses petites jambes, en poussant des cris de plaisir.

Et il songea qu'Alice serait une maman comme ça.

Au moment du départ, Alice lui dit sur un ton qui voulait être ironique, mais qui était vaguement inquiet :

— Alors, adieu, monsieur. Est-ce qu'on va encore rester des mois sans vous revoir ?

— Mademoiselle, il arrivera peut-être un moment où je vous demanderai de venir tous les jours.

— Tous les jours, ce serait peut-être beaucoup.

— Vous trouvez que ce serait trop ?

— Moi, pas du tout, dit Alice en rougissant, Mais, dans ce cas-là, ça regarderait maman.

Et ils se serrèrent longuement la main.

XIII

ON RENTRAIT du Vaudeville. La porte cochère venait de se refermer avec un bruit sourd, et Jacques montait l'escalier derrière Gloriette, tout en suivant d'un œil attendri les jolis mouvements de sa robe velours turquoise sur les dalles de marbre. À chaque marche, des effluves capiteux, une odeur toute spéciale qu'il connaissait bien et qui avait toujours une action directe sur ses nerfs, lui montaient au cerveau, par bouffées.

Il ouvrit la porte avec la petite clef-d'or qu'il portait toujours à sa chaîne, jointe à la médaille de Saint-Georges, patron des ca-

valiers, et pénétra dans le salon, où, selon la coutume, quand on allait au théâtre, le souper avait été servi devant le feu ; et, tandis que Gloriette passait dans la chambre à coucher, Jacques se mit à réfléchir. Des années de liaison adorable, des années qui ont passé comme un rêve. Et c'est fini, bien fini. Madame Martian a fait le matin même la demande officielle, et mademoiselle Alice d'Esmiral a dit oui. Ce souper qu'il va faire avec Gloriette sera le dernier souper. Il va falloir avoir, ce soir, le courage de trancher le fil, et, après tant de tergiversations, de dire enfin à Gloriette, non plus comme jadis : « On pense à me marier », mais l'inexorable : « Je me marie ».

... Et cependant, c'était bien bon l'amour de Gloriette. Machinalement, il jette un regard autour de lui dans cet appartement où il a été si heureux et sur les objets qui prennent un aspect déjà lointain de

choses mortes. Voici les deux fauteuils tout rapprochés, tendus de cette vieille étoffe brodée qu'ils avaient un jour dénichée ensemble chez un marchand de la rue Vivienne. Voici le grand vase qu'il avait rapporté de Dieppe, après un nombre fabuleux de parties gagnées et perdues à la toupie hollandaise. Voici la chaise longue placée de biais, devant laquelle il a passé tant d'heures à genoux, racontant à Gloriette tous ces enfantillages, toutes ces absurdités sublimes qui sont, en somme, la meilleure monnaie de l'amour.

Et çà et là, sur la cheminée, dans la vitrine, sur la table laquée blanc, des bibelots, des éventails, des petits saxes, souvenirs d'anniversaires, des photographies le représentant au milieu de groupes d'amis évoquant la vision ensoleillée de quelque ville d'eau à la mode. Et, sa pensée remontant en arrière, revit, étapes par étapes, les

années qui viennent de s'écouler, mais, en somme, ça avait été bien bon !

La portière de la chambre se souleva, et Gloriette fit son apparition fraîche, parfumée, son beau corps enveloppé dans une robe de chambre de vieux rose, toute garnie de dentelles et de rubans héliotrope ; et, tendrement, elle vint s'asseoir auprès de lui. Jacques s'abîmait dans ses pensées, suivant la flamme qui bondissait le long des grosses bûches.

— Eh bien, Jacques, tu as l'air tout mélancolique ce soir. Est-ce le Vaudeville qui t'a mis dans cet état-là ? Allons à table.

— À table, répondit Jacques, comme un écho.

Au fait, peut-être le souper lui donnerait-il du cœur ? Après le consommé froid, il avalera un grand verre de sherry et, ma foi, il entamera franchement la question. Et alors, brusquement, sans reprendre

haleine, comme un poltron qui se grise de ses paroles, il lui racontera tout, ses luttes, ses angoisses, la réprimande du colonel et ses discussions familiales. La vie a des devoirs... Il sent bien, parbleu, qu'il ne sera jamais heureux comme avec elle, mais il ne l'oubliera jamais. Elle sera non seulement sa dernière maîtresse, mais son dernier bon souvenir de jeunesse et son dernier rayon de soleil : voilà ce qu'il dira, mais après le consommé seulement.

Et, tout en se levant pour prendre sa place en face de Gloriette, il lui saisit la tête, à deux mains en l'embrassant à pleines lèvres.

— Allons, dit Gloriette, en riant, tu n'as pas honte ! Dans un vieux ménage comme nous, s'embrasser de la sorte ! Assieds-toi mange et sois sage, jusqu'à nouvel ordre.

Exquis le consommé, jaune comme de l'or, clair comme du cristal et glacé à sou-

hait. Cependant, le pauvre Jacques a le gosier serré et les gorgées passent difficilement. Il avale cependant, d'un coup, un verre de sherry, s'accoude sur la table et, le cœur battant à tout rompre, s'apprête à commencer douloureusement sa confession. Par où débutera-t-il? Les idées s'embrouillent dans sa tête, la situation est atroce.

— Hein, elles sont belles, mes écrevisses en buisson. On dirait des petits homards.

C'est vrai qu'elles sont superbes, ces écrevisses, fraîches, dodues, avec de belles moustaches roses qui se dressent triomphalement en l'air. Bah! il n'entamera l'explication qu'après les écrevisses. Et alors, il se donne le plaisir, le suprême plaisir de regarder Gloriette grignotant ses écrevisses, avec de jolis mouvements de bras nus et de doigts fuselés. Elle a une façon de casser les reins d'un petit coup sec, et

d'extraire la chair de la carapace avec toutes sortes de mines gourmandes.

— Vois-tu, petit homme, pour les pattes, on les ouvre au sommet, bien horizontalement, avec le couteau, et puis, en se servant de la seconde patte, comme d'un levier, on pousse par en dessous, jusqu'à ce que le blanc sorte par l'ouverture du haut. Comme ça, la patte est complètement vide, et l'on n'a plus qu'à avaler. C'est tante Flo qui m'a appris.

Ce qu'elle était jolie ainsi, et sensuelle et désirable ! Elle semblait si heureuse, si confiante ! Un mot de lui allait changer cette joie en désespoir. Pourtant, il faut se décider à parler.

Il avala tout à coup deux grandes coupes de montebello... mais, à ce moment, il aperçut les cailles en caisse dont le bec émergeait au-dessus d'un nid de gelée ; déjà Gloriette lui en poussait une sur son as-

siette. Alors il parlerait après les cailles en caisse; d'ailleurs, il ne se dissimulait pas qu'il trouverait difficilement une femme ayant pour lui une plus réelle tendresse, s'intéressant plus à ses joies comme à ses chagrins. Ils se connaissaient si bien tous deux, se comprenant souvent à demi-mot, riant des mêmes plaisanteries, ayant toujours mille choses à se dire et bavardant quelquefois, en bons camarades, jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit. Elle avait une manière à elle d'écouter, le cou un peu penché de côté, avec des mouvements de tête qui le ravissaient. Avec cela une voix mollement caressante, et atteignant parfois les gammes les plus élevées, comme un gazouillement d'oiseau.

N'importe, la caille en caisse ne passait pas en dépit des nombreux verres de champagne, et le moment était certainement venu de s'expliquer.

... Malheureusement, Gloriette s'approcha de lui si près, si près, que la moustache de Jacques effleura une nuque sur laquelle des mèches blondes se tordaient en révolte. Elle le regardait, avec ses grands yeux qui le perçaient jusqu'au cœur, et, pendant ce temps-là, les narines vivantes, impressionnables, avaient de véritables frémissements. Jacques, de plus en plus troublé, prit la main qu'on lui tendait. Elle était blanche, potelée avec des petites fossettes. Il la couvrit de baisers fous, bourrelé de remords, perplexe ; puis, arrivé au poignet, il remonta le long du bras qui émergeait, nu, de la grande manche du peignoir doublée de satin, en éprouvant le désir de mordre à pleines dents dans cette chair marmoréenne.

Pouvait-on, dans ces conditions-là, causer rupture ? Pouvait-on faire couler les larmes de ces beaux yeux qui étincelaient

si gaiement, et amener des mots désespérés sur cette bouche esquissant un sourire indéfinissable comme si elle eût suivi quelque rêve paradisiaque.

— Allons, se dit Jacques, encore cinq minutes. Laissons-lui encore cinq minutes. Je ne parlerai qu'au dessert.

Au dessert, Gloriette avait appuyé sa jolie tête sur l'épaule de son ami, et avait à moitié fermé les yeux ; ses longs cils palpaient sur sa joue, et toute sa personne exhalait un parfum âcre qui l'affolait. Ses lèvres lui soufflaient mille désirs, et il se rappelait les vers de Richepin :

La salive de tes baisers sent la dragée
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée...

Là-bas, tout au fond de l'appartement, le feu faisait danser les ombres sur les deux oreillers garnis de dentelles. Cette fois, le moment était décisif ; on allait se lever de

table, comment aurait-il eu le courage d'avouer? Comment ferait-il, après avoir déchaîné la crise de larmes et de sanglots, pour s'arracher aux caresses, pour dénouer ces bras désespérément serrés autour de son cou, pour partir, en la laissant pleurer, toute seule, dans la chambre abandonnée? À l'avance, il se sentait envahi par une immense lâcheté, comprenant instinctivement que c'était une minute unique qu'il ne fallait pas laisser échapper.

Il vida sa coupe d'un trait.

— Gloriette, commença-t-il d'une voix altérée, j'ai à te parler.

— Turlututu! répondit Gloriette en riant. On n'a pas de conversations sérieuses à une heure et demie du matin; et d'ailleurs, monsieur mon ami, vous m'avez l'air d'avoir fait ce soir trop d'honneur au champagne, et d'être un peu gris. Il faut aller vous coucher tout de suite.

« Encore quelques heures d'amour, pensa Jacques. Je ne parlerai que demain matin. »

Et oubliant tout, il saisit Gloriette dans ses bras, et l'emporta en la couvrant de baisers, tandis que celle-ci restait étonnée de la douceur attendrie de cette étreinte. Combien d'entre nous, même parmi les plus braves, ne sont forts avec les femmes qu'à condition d'être loin d'elles !

Le lendemain, vers dix heures, une lettre arriva rue François-I^{er}.

« Je voulais, te dire tout hier au soir, je n'en ai pas eu le cœur. Jadis, mon pauvre amour, j'ai eu plus de courage, parce que ce n'était qu'un projet ébauché, auquel je pensais pouvoir me soustraire. Maintenant, le sort en est jeté. La demande est faite, je me marie.

» De toute façon, nous eussions été séparés, car je vais être nommé capitaine à Angers, et je n'aurais pas pu t'emmener en province. Merci pour les années de bonheur que tu m'as données. Pardonne-moi, ma chérie, je pleure en t'écrivant, mais c'est un adieu définitif car je n'aurai pas la force de te revoir. Adieu, toi qui fus la jeunesse et la joie.

» JACQUES.»

Gloriette lut et relut la lettre. Elle ne comprenait pas. Les caractères dansaient devant sa vue brouillée, sans déterminer un sens précis. Deux fois, elle répéta :

— La demande est faite... je me marie, je me marie.

Puis elle poussa un grand cri et s'écroula sur le tapis.

XIV

LE MARIAGE EUT LIEU à Saint-Philippe-du-Roule en grande pompe. Tous les officiers du 4^e dragons à Paris, et même ceux d'Angers où Martian venait d'être nommé capitaine, assistaient à la cérémonie, et leurs uniformes rehaussés des épau-lettes d'argent semaient une note gaie au milieu des costumes civils. Madame Martian rayonnait dans une robe de soie lilas, comme une maman qui a conscience d'avoir sauvé son fils d'un grand danger. Du côté Esmiral, la joie n'était pas moins vive, et Alice, sous son grand voile blanc, laissait re-

poser son regard calme et confiant sur le compagnon que la destinée lui avait choisi.

Derrière lui, ses deux chefs, la Briolle, le colonel de dragons, et Vermandoys, le colonel de cuirassiers servaient de témoins, comme l'avait dit Alice en riant : le colonel de la ville, et le colonel de la campagne.

Cependant les orgues tonnaient sous les grandes voûtes... Une plainte lointaine, comme un sanglot étouffé tout à coup... qui revenait désolé, déchirant, puis mourant encore... La plainte s'élevait en chœur, maintenant stridente, rugissante, montait au ciel en spirales sonores, planait un instant en haut de l'espace, et retombait sur les fidèles distraits. Les notes graves des basses semblaient consoler et bénir, tandis que, dans les voix suraiguës des enfants de chœur, on percevait comme des cris de femmes. Et Jacques, la tête dissimulée dans ses mains jointes et penché sur le prie-Dieu de velours

à crépine d'or, dissimula de son mieux une larme qui lui montait du cœur aux yeux.

Après, ce fut l'interminable défilé, à la sacristie, de belles dames en robes claires et de messieurs à gants gris-perle. Jacques faisait bonne contenance, subissant les congratulations et les poignées de main; mais, dans son sourire, on sentait la crispation de l'effort; Alice, au contraire, enjouée, très à son aise, montrait un visage ouvert, éclairé par deux yeux clairs, exempts de toute préoccupation, et tendait franchement, gentiment, la menotte gantée de blanc, aux amis que Martian lui présentait;

En passant, la Briolle avait dit :

— Eh bien, n'avais-je pas raison? Vous y êtes arrivé quand même. N'est-ce pas là le bonheur?

Puis, à Alice, il avait ajouté :

Madame, c'est un brave garçon que j'aimais bien, et dont je répons, comme de moi-même. Il vous rendra heureuse.

Le bonheur ? Ce mot-là revenait comme un *Leitmotiv* dans toutes les félicitations.

Oiseau rare, merle blanc, petite fleur bleue du songeur et du poète. Une passion vraie demande du temps pour naître ; pourquoi n'arriverait-il pas à un sentiment semblable pour la loyale créature qui se tenait debout, à côté de lui, comme la compagne déjà assurée pour tenir tête au flot mondain ?

La maîtresse, l'épouse. Fleurs de serres étrangement développées pour une vie de luxe et d'oisiveté, artistes fines et délicates, souveraines juges des choses, de l'esprit et du goût, accessibles à toutes les émotions, aux plus basses comme aux plus sublimes, capables de tout, même d'aimer leur mari ; inappréciable diamant qu'on se sent indigne

de posséder. Est-ce que la jeune fille la plus gauche et la moins admirée ne peut pas devenir, bien stylée et bien guidée, la femme la plus adorable ? Il ne faut que savoir devenir la beauté latente dans ce corps à peine formé, dans ce visage à peine arrêté. Sous ce calme apparent, effrayant comme celui d'une eau profonde, il faut savoir pressentir une infinité de sensations qu'il ne tiendra qu'à nous d'appliquer au bien ou au mal. Mais cela demanderait un peu de soin, un peu d'effort, tandis qu'avec Gloriette...

Un accord de l'orgue, entamant avec fracas la marche de Mendelssohn, interrompit ses réflexions philosophiques, et le couple, précédé des deux suisses empanachés, se mit en marche, suivi du cortège chatoyant et diapré. L'odeur de l'encens se mêlait aux parfums profanes et musqués, et il semblait à Jacques qu'il marchait comme

dans un rêve. Tout à coup, il pâlit affreusement.

Derrière un pilier, il aperçut Gloriette, sa Gloriette qui lui souriait, sans aucune amertume, mais d'un sourire si triste, si navré, si désespéré, qu'il eût cent fois préféré un peu de colère, dans les beaux grands yeux ensorceleurs. Et il sembla à Jacques que c'était déjà une chose lointaine, très lointaine, l'apparition symbolique d'une étape de sa vie parcourue, le fantôme de sa jeunesse, quelque chose de surnaturel et de divin qu'il ne devait plus jamais revoir en ce bas monde. Le coup fut rude, mais il se raidit, bomba la poitrine sous son uniforme de cuirassier dont le collet rouge soulignait davantage la pâleur de son teint, et continua sa marche au calvaire, avec le pas automatique d'un somnambule.

On avait accordé à Martian une permission de quinze jours. Le soir même, il partait

pour l'Italie, afin d'accomplir, avec Alice, le voyage traditionnel, pour s'efforcer, au milieu du changement de cadre, d'oublier, si possible. En somme, il était dans la voie droite, dans la tradition familiale, il n'avait qu'à accepter avec résignation la conséquence d'une nouvelle existence. Il prit la main d'Alice qui la lui donna de tout cœur, comme une nouvelle promesse scellée, après celle faite à la mairie et devant l'autel. Il y avait, dans cette étreinte, de la franchise et de la loyauté, une affection timide et qui, par pudeur, n'osait pas encore se trahir, quelque chose de naïf, de gauche, d'ingénu, de lilial. Jacques sentit ces émotions nouvelles pour lui; se rapprochant d'Alice, il donna à la jeune fille un long baiser dans lequel il essaya de mettre un peu de conviction et de chaleur, et qu'Alice reçut, avec une sérénité paisible; comme une chose

due, légale, consacrée par l'usage, entre deux époux.

Ce n'était évidemment ni une passionnée, ni une vibrante, mais peut-être valait-il mieux qu'il en fût ainsi. Et, dans son imagination, il revit la devise qu'on inscrit au fronton de certaines maisons de retraite :

Otium cum dignitate.

« Le repos avec la dignité. » Dignité de la vie, que de sacrifices on fait en ton nom ! On s'arrêta à Nice, hôtel de la Méditerranée, et, tandis que Jacques, songeur, se préparait à pénétrer dans la chambre nuptiale où l'attendait Alice, là-bas, rue François-I^{er}, il y avait une femme toute seule qui écrivait penchée sur sa table et, de temps en temps, une larme tombait sur le papier, en se mêlant à l'encre violette :

« Mon bien-aimé Jacques,

» Il y a bientôt deux mois que j'ai reçu ta lettre de rupture. Comment ai-je pu vivre ces longs jours sans toi ? Il me semble que c'était hier, et que, la veille encore, tu m'as quittée pour aller au quartier, en me donnant le bon baiser accoutumé. Et cependant, c'est déjà bien loin ; il s'est passé tant d'événements depuis, que le passé devrait déjà s'estomper dans la brume.

» J'ai essayé de me rattacher à la vie. Quoique un peu plus âgée que toi, je ne suis pas une vieille femme, et j'ai voulu me figurer qu'il y avait encore pour moi une existence possible, simplement parce que je croyais que c'était la solution qui te conviendrait le mieux. Alors, j'ai séché mes yeux, ils étaient bien rouges, mais j'ai pensé que, sous une voilette, ça ne paraîtrait pas. Et je suis sortie, au hasard, pour prendre l'air, avec l'idée d'élargir mon horizon, d'échapper à cet appartement qui fut notre

nid, et où il n'y a pas un meuble, pas un bibelot qui n'éveillent une souffrance.

» Machinalement, j'ai refait le chemin que nous faisons ensemble quand tu retournais à l'École-Militaire, par l'avenue de l'Alma. Les maisons, les promeneurs, les arbres mêmes me semblaient changés, avec un aspect spécial, bizarre, fantastique. J'ai rencontré des cavaliers qui portaient le numéro de ton régiment. Un petit quatre tranchant sur un collet blanc ; c'est l'uniforme que tu avais quand tu m'as rencontrée à Palaiseau, te rappelles-tu?... Et j'ai songé que cela aussi n'existait plus. Tu n'étais plus lieutenant de dragons à Paris, tu étais capitaine de cuirassiers à Angers ; et c'était encore, entre nous, un lien de brisé.

» Est-ce étrange tout de même que la rencontre d'un simple soldat, marchant insouciant dans la rue, en laissant traîner son sabre, puisse vous causer un chagrin pareil !

Immédiatement de tels sanglots m'ont gonflé la poitrine qu'il m'a fallu rentrer. Alors, j'ai tout à coup eu l'intuition que c'était bien inutile de lutter ; la blessure était incurable, trop profonde pour jamais se cicatriser, et j'ai compris que je ne pouvais plus vivre sans toi et qu'il valait mieux m'en aller.

» Parfois, je songeais avec angoisse que notre liaison ne pourrait pas durer toujours. Je devinais tout ce que tu ne me disais pas : la lutte sourde engagée avec ta famille et tes chefs. Un jour, ton colonel, M. de la Briolle, était venu me voir. Je ne te l'ai jamais dit. Il m'a trouvée si désespérée, si affolée, si triste, qu'il n'a pas insisté ; mais quelles angoisses ! Pourtant, je me berçais de l'espoir de te garder, sinon éternellement, du moins longtemps encore. Je me bouchais les yeux pour ne pas voir l'avenir, et cette crainte perpétuelle de te perdre me faisait t'aimer encore davantage.

» Ah ! mon pauvre petit Jacques, je t'ai adoré, je t'ai idolâtré ! Jamais tu ne pourras comprendre ce que tu étais pour moi : l'amour, la jeunesse, la réhabilitation d'un passé moins désintéressé, et moins pur, la fierté d'avoir conquis un cœur si charmant, si loyal et si brave, d'avoir apporté un peu de régularité, de confort et de joie dans une existence de soldat jusque-là si cahotée. Et puis, que veux-tu, j'en étais arrivée à aimer ma souffrance. Tu m'aurais crucifiée, avec des clous dans les mains, que je serais morte, en te souriant, extasiée.

» Avais-tu remarqué que, peu à peu, dans ma vie, j'avais supprimé tout ce qui n'était pas toi. Dans notre farouche égoïsme à deux, j'avais des relations, mais je n'avais plus d'amis, ni d'amies. Maintenant que tu es parti, je suis toute seule ; dans l'état d'âme où je me trouve, la solitude me terrifie. Si la pauvre tante Flo, qui fut la plus

douce des mamans, était encore près de moi, peut-être parviendrait-elle à rendre ma douleur moins aiguë, elle me bercerait dans ses vieux bras, comme quand j'étais petite; mais, puisqu'elle n'est plus là, puisqu'elle est partie comme toi, puisque je n'ai plus personne qui m'aime, vois-tu, ne m'en veux pas, mais il faut que j'aie la retrouver.

Elle me consolera peut-être là-haut, et je pourrai lui demander pardon de l'avoir, dans les derniers temps, un peu négligée à cause de toi. Qui sait? Elle a peut-être souffert, elle aussi? Comme on se déchire mutuellement, et parfois sans en avoir conscience!

» Je sais que je vais te faire une peine atroce, mais tu me pardonneras, en songeant que c'est le premier chagrin que je te cause, car, depuis que tu m'as connue, je n'ai jamais eu pour toi que des caresses et des sourires. Ce n'est pas que tu ne m'aies

pas parfois causé beaucoup de peine ; une fois même, tu avais voulu me quitter, mais je ne t'en voulais pas, tu étais comme ça : léger, inconscient, aimant le plaisir, craignant la chaîne même légère et fleurie. Je me suis toujours efforcée de te la faire sentir le moins possible.

» Et voilà que ma pensée se porte vers ces fleurs pour lesquelles j'ai toujours eu une prédilection particulière. C'est par elles que je mourrai. Je ne veux point une fin violente qui te laisse de moi un vilain souvenir. Autant que possible, je veux que ta Gloriette reste jolie jusqu'au bout, et disparaisse, comme tu disais, « en poésie et en beauté ».

» Donc, j'achèterai des tubéreuses, des jacinthes, des lis.

Nous cueillerons des lilas et des roses,

comme on chante dans la valse de Métra que nous avons jadis dansée ensemble. Je revêtirai ma belle robe blanche brodée, tu sais, celle que tu aimais, puis, après avoir bien calfeutré toutes les issues, je m'étendrai sur le lit où nous nous sommes tant aimés, et je m'endormirai du suprême sommeil. Je ne puis rien te laisser de moi, puisque cela pourrait t'attirer des ennuis. Je n'ai plus de famille ; tout sera vendu, éparpillé, et rien ne subsistera de celle qui fut si éperdument

» TA GLORIETTE. »

XV

APRÈS NICE, le jeune ménage poussa jusqu'à Gênes, suivant, en voiture, la route de la Corniche, et s'arrêtant à Cannes et à Savone. La Méditerranée était d'un bleu turquoise et étendait sur le rivage sa frange argentée ; le ciel était pur, le soleil tiède, et, malgré son désenchantement, Jacques se prit à espérer que la vie pourrait, à nouveau, être bonne, une vie calme, pondérée, faite de respectabilité et de devoirs.

Alice, toujours un peu froide, avait un caractère égal, d'une sérénité absolue, sans les sautes de vent de Gloriette. À Gênes, dans les musées, elle montra un goût artis-

tique très sûr, et, sur cette question de peinture qu'elle connaissait bien, elle se départit un peu de sa timidité et se livra davantage. C'était une nouvelle Alice qui se manifestait.

« Allons, pensa Jacques, si nous ne parlons pas d'amour, nous pourrions causer d'art, et ce sera toujours un terrain d'entente, chose rare entre les époux. »

Insensiblement il se mit à s'intéresser un peu à sa compagne de route, et lui donna quelques conseils de coquetterie sur la manière de se coiffer et de s'habiller. Ce n'était pas une petite âme de Parisienne frivole et gaie ; mais, si son imagination n'était pas véhémement, elle avait la sensibilité profonde et les impressions durables. Pas d'emballements irréfléchis, mais aussi pas de jérémiades inutiles ; avec cela, la voyageuse idéale, toujours prête à l'heure, toujours contente de l'installation, avec un ro-

buste appétit qui défiait la cuisine des tables d'hôte, et avec une seule malle qui m'encombrait pas la vie.

Entre temps, on parlait de la garnison d'Angers, vers laquelle il faudrait bientôt remettre le cap. Car la permission était courte. Jacques parlait avec inquiétude de cette province qu'il n'avait jamais connue.

— Mais non, affirmait Alice, vous vous trompez. La province a du bon. On s'y connaît mieux, les relations y sont plus sûres, l'existence plus intime. Nous trouverons quelque jolie villa, sur les grandes avenues, pas trop loin du quartier. Vous aurez un cabinet de travail où vous me permettrez de vous déranger quelquefois. Je tiendrai bien notre maison.

— Et les soirées ? demandait Jacques. La journée, ça va toujours avec les obligations de service, les promenades, les visites. Mais

qu'est-ce qu'on fera le soir ? Est-ce qu'il faudra nous coucher à neuf heures ?

— Ah ! quelle erreur ! Mais on se remue beaucoup à Angers ! Nous recevrons chez nous les gens du pays, les châtelains du voisinage, tout un entourage très mondain, très élégant et qui vous plaira. De plus, nous tâcherons d'avoir une table délicate, une bonne cave, de bons cigares, des fauteuils moelleux, et je veux que vos camarades du régiment trouvent notre nid confortable, pas ennuyeux avec une hôtesse pas trop désagréable. Vous verrez !

C'était le programme de toute une nouvelle existence qui se déroulait devant lui. Il arrive un moment où il faut planter sa tente, disait jadis madame Martian. Eh bien, on allait la planter, cette tente, et l'on verrait, malgré les souvenirs du cher passé, si le bonheur pouvait y trouver place.

À nouveau, on remuait tous ces projets, tandis que le train roulait vers Paris où l'on devait séjourner quelques jours à l'hôtel d'Albe, pour emballer le mobilier de la rue de Grenelle. En arrivant à Lyon, Jacques acheta les journaux, car, depuis son départ, il ne savait plus aucune nouvelle et il remonta lestement dans son coupé.

— Vous permettez, dit-il à Alice, j'ai besoin de me remettre un peu au courant. La forme du gouvernement aurait changé, et mon régiment serait envoyé à Sidi-ben-Abès, que je l'ignorerais.

— Bah! dit Alice, je sais bien que les cuirassiers ne vont pas en Afrique.

— Tiens! tiens! mais vous êtes déjà très forte.

Il se plongea dans la lecture, tandis que madame Martian en faisait autant de son côté. Mais, tout à coup, Jacques poussa un cri : un fait divers du journal était surmonté

de l'en-tête : Le suicide de la rue François-I^{er} et, pris d'un terrible pressentiment, il lut :

« Une jeune femme, d'une rare beauté, madame Darçay, connue dans le monde où l'on s'amuse sous le nom de Gloriette, a été trouvée morte, ce matin, par la femme de chambre qui entrait pour faire son service accoutumé. L'atmosphère était lourde, saturée de senteurs capiteuses et de parfums mortels. La femme était étendue en robe de bal sur son lit, au milieu d'une jonchée de fleurs; les roses, les tubéreuses, les jacinthes mouraient, à leur tour, lentement, en exhalant leur âme embaumée, à côté de celle qu'elles avaient tuée. Il y en avait partout, sur le couvre-pied vieil or, sur les fauteuils, avec de grosses gerbes dans les vases, et l'électricité, tamisée par le tulle, envoyait ses lueurs rosées sur le visage de la morte

qui semblait dormir. À côté du lit, une lettre était adressée à un ancien ami, le capitaine M...

» La femme de chambre affolée s'empressa d'ouvrir les fenêtres, toutes grandes, afin de faire pénétrer l'air pur, et de prévenir le docteur Perrier qui demeurait dans la maison. Mais, tous les efforts tentés furent inutiles, l'asphyxie remontait déjà à plusieurs heures. Ce suicide, qui doit être attribué à des chagrins d'ordre intime, a causé une vive sensation dans le quartier des Champs-Élysées, où madame Darçay était très connue. »

Jacques lisait et relisait, se refusant à comprendre; ses tempes bourdonnaient, son cœur battait à tout rompre.

Il avait les yeux hagards et répétait fébrilement :

— C'est un épouvantable cauchemar, ce n'est pas possible!... ce n'est pas possible!

— Qu'est-ce qui n'est pas possible ? demanda Alice tirée de sa lecture.

Elle regarda Jacques, et le voyant si pâle, si défait, elle quitta son coin pour se rapprocher avec empressement.

— Parlez, qu'est-ce que vous avez appris ? Quel est le malheur survenu ?

Jacques restait muet, avec des lèvres qui remuaient, mais sans qu'aucun son en sortit.

— Vous me faites peur. Voyons ! nous devons partager nos joies et nos peines. J'ai le droit de savoir.

Alors Jacques, d'une main qui tremblait, tendit le journal à Alice qui lut à son tour.

Quand ce fut fini, elle prit la main de Jacques et lui dit :

— Le capitaine M..., c'est vous, n'est-ce pas ?

Jacques, de la tête, fit signe que oui ; puis, avec effort :

— Il vaut mieux, en effet, que je dise tout : Gloriette... madame Darçay a été ma maîtresse pendant plusieurs années.

— Je ne l'ignorais pas. On nous avait tout raconté ; ma mère avait reçu des lettres anonymes, mais cela ne m'avait pas arrêtée.

— J'ai voulu agir loyalement avec vous. J'ai quitté Gloriette d'une façon définitive, dès que nos fiançailles ont été décidées. J'avais espéré que la pauvre fille arriverait à s'étourdir, à oublier... sans doute, elle n'aura pas pu. Ma pauvre Gloriette qui m'aimait tant!... C'est moi qui l'ai tuée... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Et Jacques éclata en sanglots, tout secoué par des convulsions spasmodiques, en se roulant sur les coussins. Puis heureusement les larmes libératrices arrivèrent

chaudes, tumultueuses, et coulèrent sur le visage convulsé par une atroce douleur.

— Ce suicide est mon œuvre, c'est affreux... Je me prépare un éternel remords.

Puis, tout à coup, dans son égarement, il comprit combien cette scène devait être pénible pour Alice, et il se jeta à ses pieds en lui disant :

— Pardon, je suis fou. Je ne devais pas vous dire tout cela. Mais je souffre tant ! tant ! Il me semble que ma poitrine va éclater.

Cependant Alice l'avait relevé et l'avait obligé à s'asseoir à côté d'elle, comme un enfant, et, d'une voix très douce, elle s'efforça de bercer sa douleur ;

— Mon pauvre ami, que puis-je vous dire pour vous consoler ? Je suis toute avec vous ; ne vous efforcez pas de refouler votre chagrin, ni de retenir vos larmes. Pleurez, pleurez, ça détendra vos nerfs. Si, après une

pareille catastrophe, vos yeux restaient secs, c'est que vous n'auriez pas de cœur, et je jugerais plus sévèrement votre impassibilité que votre désespoir.

— Merci; votre voix me fait du bien, vous êtes bonne.

— Je suis votre femme tout simplement, et dois me dresser à côté de vous dans les bons comme dans les mauvais jours.

Une seconde fois, l'officier ressentit cette action tutélaire qu'il avait déjà éprouvée à la sacristie, en voyant Alice debout à ses côtés, devant le flot des indifférents parés de leur sourire conventionnel. Maintenant, on serait deux, étroitement unis pour lutter contre la mauvaise fortune. Mais, un peu honteux de son égoïsme, il reprit encore :

— Quel lugubre dénouement pour votre voyage de noces, et pour vous, ma pauvre enfant, quelle entrée dans la vie ?

— Ce n'est qu'une suite du passé à liquider, un passé qui ne m'appartient pas et dont je ne saurais, en bonne justice, vous faire un crime, puisqu'il n'y a eu de votre part ni déloyauté, ni trahison. Je n'ai pas le droit de me plaindre, mais j'ai le devoir de vous soutenir au moment où vous payez « la douloureuse ». Il faut être brave, et regarder en face l'avenir, comme un soldat, avec une vaillante résignation.

— Mais le présent !

— Pour le présent, voici : dès que nous arriverons à Paris, il faudra vous occuper des obsèques, c'est un suprême service que vous devez à la pauvre morte qui vous a aimé. Vous réglerez tout ce qu'il y a à régler, vous irez au cimetière, parfaitement, au cimetière, sans fausse honte, sans souci du qu'en dira-t-on, puisque moi seule ai le droit de juger et que j'approuve.

— Quoi, vraiment, vous consentiriez !...

— C'est moi qui le demande. Puis, après, nous partirons pour Angers. Vous reprendrez votre service militaire, vos habitudes, et, là, nous nous efforcerons de refaire votre vie.

Jacques voyait Alice sous un jour tout nouveau. Combien il se trouvait mesquin et vil, vis-à-vis de ce dévouement. Où il n'avait cru rencontrer qu'une petite provinciale à peine déniaisée, l'ingénue classique de roman, il trouvait une vraie femme, à idées larges, qui voyait les choses de haut, tranchait les questions délicates, en décidant pour lui, en comprenant et en excusant le désarroi de son âme.

À Paris, il descendit du wagon d'un pas d'halluciné ; c'est madame Martian qui donna les billets au contrôleur, et qui s'occupa des bagages, tandis que Jacques allait s'affaler dans le coupé qui attendait. Pendant l'absence d'Alice, il donna libre cours à

ses larmes, mais, quand il la vit revenir, très décidée, très vaillante, guidant le facteur qui portait les malles, il se trouva plus lâche devant le malheur que devant la redoute des Hautes-Bruyères et eut honte de sa veulerie. Il essuya vivement ses yeux et s'efforça de reprendre un maintien calme.

On descendit à l'hôtel d'Albe; puis quand les chambres eurent été choisies, et les bagages montés, Jacques demanda timidement :

— Vous permettez... J'ai quelques courses importantes.

— Faites, mon ami, faites.

Jacques sauta sur son chapeau et sortit. Alice savait bien où il allait.

XVI

D'UN PAS FÉBRILE, il descendit de l'avenue de l'Alma et prit le chemin de la rue François-Ier. Il croisa des passants indifférents, affairés, heureux, et s'étonna qu'il y eût dans la vie des gens sans désespoir. Certaines rues, certains quartiers prennent la physionomie de ceux que nous y avons connus ou aimés. On a si souvent pris le chemin de la maison, en songeant à eux tout le long de la route, on les a si souvent rencontrés dans ces parages pour les saluer, leur serrer la main, ou faire avec eux, tout en causant, un bout de conduite, que, peu à peu, les habitations, les arbres, les

kiosques et tous ces menus édicules qui constituent le décor familier de ces rencontres, ont fini par s'imprégner de la personnalité de la bien-aimée pour faire corps avec elle, comme le paysage ensoleillé d'une pièce dans laquelle elle jouait le principal rôle. Tout est resté en place, rien n'a changé... et elle n'y est plus.

Que de fois a-t-on descendu côte à côte tel ou tel trottoir, toujours du même côté ! que de fois ne s'est-on pas arrêté devant la devanture de telle ou telle modiste, de tel ou tel bijoutier, qui sont toujours là, eux, qui vous tiennent si peu au cœur, avec leur même devanture, leur même étalage chatoyant de plumes, de rubans, leur même scintillement de bijoux !

Dans cette direction, on allait voir la maîtresse chérie, celle dont la seule pensée faisait courir dans vos veines un frisson de désir, et vous obligeait à presser le pas, à

prendre un raccourci qui permettait d'arriver plus vite. Tout le long de la route, depuis le quartier, jusque chez elle, de gaies chansons d'amour résonnaient aux oreilles, comme une musique, et la rue semblait pleine de parfums, de soleil, de joie et de fanfares. Quand le tableau a disparu, on le revoit encore dans son cadre par un mirage, illusion d'optique pour le cœur qui se souvient.

À chaque pas, Jacques avait la sensation certaine, précise, qu'il allait rencontrer Gloriette, comme jadis, avec sa taille élégante, son pas onduleux et souple, et ce mouvement hautain et lent de son grand cou de statue. Sans doute, elle allait sortir du manchon sa main effilée, et l'accueillir avec cette voix prenante et d'un timbre si spécial qu'il croit toujours entendre bruire à ses oreilles. Elle a si souvent effleuré de sa robe ces dalles sur lesquelles il marche ! Elle s'est

si souvent arrêtée devant cette marchande de fleurs, pour y choisir, au passage, un petit bouquet de violettes ! Évidemment elle va venir, et l'on va sûrement la revoir, puisque la marchande est toujours là.

Et Jacques comprit, tout à coup, la tristesse morne de ces vieux messieurs qu'on rencontre, se promenant pensifs, tout seuls, le soir, avec le collet relevé, mélancoliques et muets ; ils s'en vont, à petits pas, s'arrêtant tout à coup devant une maison, devant une porte, lançant des regards éperdus vers une fenêtre fermée, derrière laquelle filtre la lueur d'une lampe comme au temps jadis, pour reprendre ensuite leur course lente et découragée, dans ces rues assombries, dans ces rues où elle ne passera plus, où ils ne la rencontreront plus jamais, *never more!* mais où, cependant il reste quelque chose d'elle dans l'air ambiant.

Soudain l'officier s'arrêta. Il venait d'apercevoir le balcon où bien souvent Gloriette l'attendait, et où toujours, quand il partait, il avait constaté, en se retournant, de très loin, au coin de l'avenue, la présence d'une femme qui lui disait adieu de la main. Dans une hallucination, il lui semble que le balcon est toujours occupé et, pour un peu, il croirait que la petite main s'agite toujours, en esquissant un affectueux baiser dans le vide...

Par cette porte-là, on entre dans le rêve, c'est un refuge et un asile, mais c'est un opium malsain. On a les jouissances du songe mais aussi les désespoirs du réveil. Nos sensations ne dépendent pas de nous mais du monde extérieur, et nous les subissons, comme il nous les donne, presque toujours douloureuses et incomplètes.

Rentrant dans la vie réelle par un effort subit de volonté, Jacques franchit le seuil de

la maison et eut à subir le salut, en même temps surpris et attristé, du concierge, avec la phrase de circonstance :

— Ah ! monsieur Martian, quel malheur, quel grand malheur !

Jacques répondit rapidement au salut, mais il avait hâte de monter, pour parler à Francine, avec le secret espoir que, peut-être, la chère morte n'avait pas encore été mise en bière. Il ouvrit la porte avec la petite clef d'or qui était restée à son trousseau, et, tout de suite, il se précipita vers la chambre à coucher où flottait encore un vague parfum de fleurs flétries. Son espérance ne fut pas déçue : Gloriette était étendue toute blanche, sur le grand lit, les mains jointes, un crucifix sur la poitrine. Des bougies flambaient sur une table avec un peu de buis et d'eau bénite, envoyant sur les tentures des ombres falotes, et deux sœurs assises,

avec des figures qui disparaissaient sous les coiffes, semblaient dormir ou prier.

Elles tressautèrent à l'entrée brusque de Jacques, qui se penchait vers Gloriette en lui disant tout bas :

— C'est moi, Gloriette, c'est moi, ton petit Jacques. J'ai tenu à revenir bien vite vers toi pour que tu me pardonnes. M'entends-tu ? Sais-tu que c'est moi qui t'apporte ici le suprême baiser ?

Un jeu de lumière produit par les bougies scintillantes amena comme un sourire sur les lèvres décolorées de la morte, et Jacques s'effondra à genoux, secoué par des sanglots en répétant :

— Pardonne-moi !... pardonne-moi !
Puis il sentit une main qui s'appuyait sur son épaule : c'était Francine qui venait d'entrer et qui, d'autorité, l'entraîna vers l'antichambre.

— Inutile de vous faire du mal, monsieur Jacques. Ce qui est fait est fait, et votre chagrin ne lui rendra pas la vie à la pauvre créature.

— Mais, comment le drame s'est-il passé? Racontez-moi tout. Je veux savoir.

— Eh bien, voici. Depuis votre départ, madame ne cessait de pleurer, se refusant à sortir. Une ou deux fois, sur mes conseils, elle essaya de réagir et, comme il faisait très beau, de prendre un peu l'air. Je lui apportais un joli chapeau, une robe claire; mais, voyez-vous, le cœur n'y était pas, et au bout d'une heure, elle rentrait encore plus désespérée. Cependant, je comptais sur le temps, le grand guérisseur. Je me disais : madame est jeune encore, ça passera, ça se cicatrisera. Le jour du mariage a tout gâté.

— Ah! oui, elle a voulu venir à Saint-Philippe. Je l'ai aperçue près d'un pilier dans les bas-côtés.

— Je l'ai suppliée de ne pas aller à cette douloureuse cérémonie, mais elle n'a rien voulu entendre. Elle était butée. Quand elle est revenue de l'église, elle avait l'air d'une folle et tenait des propos incohérents. Et puis, elle répétait :

» — Si encore il était heureux, mais il était si pâle, et il avait l'air si triste, si triste ! Je suis sûre qu'il n'est pas heureux !

» Puis, le soir, elle me dit :

» — Il doit partir en voyage avec elle. Ce sera cette nuit sa nuit de noces.

» Le lendemain, elle ne s'est pas levée et je l'ai soignée toute la journée, très inquiète. Elle répétait toujours comme dans une espèce de délire :

» — Ils voyagent, ils voyagent ensemble.

» Sa pensée vous suivait. Et puis, quelques jours après, elle s'est levée, elle est sortie et elle a rapporté des fleurs, des

masses de fleurs; elle était presque gaie. Ah! si j'avais su! Le soir, elle s'enferma dans sa chambre après m'avoir recommandé de ne pas la déranger, parce qu'elle voulait vous écrire, et dormir ensuite... Alors je ne suis entrée que le lendemain matin, et je l'ai trouvée morte.

» Elle vous avait écrit en effet. Voici la lettre que j'ai trouvée sur sa table. Le commissaire de police voulait l'emporter, mais je l'ai tant supplié, qu'il me l'a laissée pour vous la remettre directement.

— Merci, Francine.

Jacques saisit la lettre comme un trésor sacré, et se retira dans le petit salon pour la lire et relire, seul. De temps en temps, il embrassait le papier, croyant y retrouver encore un peu du parfum de Gloriette. Il prononçait les phrases à demi-voix, une à une, mot à mot, religieusement :

« J'ai voulu me figurer qu'il y avait encore pour moi une existence possible, simplement parce que j'ai cru que c'était la solution qui te convenait le mieux... Ah ! mon pauvre petit Jacques, je t'ai adoré, je t'ai idolâtré... J'ai compris que je ne pouvais plus vivre sans toi et qu'il fallait mieux m'en aller... »

Et la suprême pensée de Gloriette s'élevait ainsi gravement, dans ce salon silencieux.

À ce moment, la porte s'entr'ouvrit :

— Si monsieur veut voir une dernière fois madame, il faut qu'il vienne, disait Francine.

— Ah ! oui, les... employés sont là ?

Il disait les « employés » pour ne pas dire l'affreux mot de croque-mort qu'il avait sur les lèvres.

— Oui, monsieur. Ils sont là.

Jacques se leva tout d'une pièce, comme s'il se fût agi d'aller à la parade rendre un suprême honneur, et, d'un pas automatique, il se dirigea vers la chambre. Les « employés » avaient déjà commencé leur affreuse besogne. Deux faisaient fondre du plomb sur un petit fourneau placé dans la cheminée, tandis que deux autres vidaient un grand sac de son, dans la bière étendue parallèlement au lit. Jacques souleva un coin du drap garni de dentelle qui enveloppait le corps de Gloriette, et lui cachait la tête, puis il se pencha pieusement vers le front, avec la sensation de poser ses lèvres sur un marbre amolli : Il embrassa une dernière fois ce gracieux visage que la mort n'avait pas encore abîmé, et murmura :

— Adieu, adieu, ma Gloriette ! Ma pauvre Gloriette !

Puis il sortit, et s'enfuit de la maison sans avoir le courage de parler à Francine

ni de se retourner, pour apercevoir le balcon où jadis Gloriette envoyait des baisers.

Dans sa poche, il sentait la lettre de la pauvre morte, et il lui semblait qu'elle lui faisait chaud au cœur. Mais il fallait se ressaisir, et le vrai courage ne consiste pas toujours à escalader au galop les retranchements d'une redoute.

En passant devant la glace d'une vitrine, il fut frappé de l'altération de ses traits.

Il ne pouvait se présenter ainsi devant sa femme. Il y avait une fontaine Wallace au coin de l'avenue de l'Alma, il mouilla son mouchoir et se tamponna les yeux d'eau fraîche ; puis il entra à l'hôtel d'Albe. Alice l'attendait. Elle lui prit affectueusement la main.

— Quand a lieu l'enterrement ?

— Demain, à dix heures.

— Il faudra y aller, mon ami. C'est bien convenu.

— Mais, songez à ce que pensera le monde ? Dans cette situation, je ne suis pas seul en jeu : il y a aussi vous.

— Je vous remercie, mais je n'accepte pas ce sacrifice. Que vous importe l'opinion de quelques esprits étroits, de quelques mondains, faisant passer les questions d'étiquette avant les questions de cœur ? Il y a un devoir à remplir. Si pénible qu'il soit, il n'y a pas à reculer. Vous irez.

— J'irai.

Là-dessus, il embrassa la petite main un peu tremblante qu'il tenait dans la sienne, et il rentra chez lui, pour se donner l'âpre et atroce plaisir de revivre le passé, année par année et presque jour par jour.

XVII

LE LENDEMAIN, Jacques revêtit l'habit noir, pour rendre les honneurs à la pauvre morte ; au moment où il allait partir, il reçut la visite de Perdriol :

— Mon capitaine, je suis de la classe, j'ai fini mon temps ; mais je n'ai pas voulu partir sans venir vous faire mes adieux.

Perdriol, c'était encore un peu du cher passé. Jacques lui tendit cordialement la main.

— Cela me fait un vrai plaisir de te revoir. Ah ! mon pauvre Perdriol, il s'en est passé des événements depuis que j'ai quitté le 4^e de l'arme !

Oui, mon capitaine. J'ai appris le malheur... Ça m'a tout retourné. Et si c'était un effet de votre bonté, mon capitaine... je sais que l'enterrement de madame a lieu ce matin... vous me permettriez, de suivre le convoi, avec Francine.

— Oui, madame Darçay t'aimait bien, car tu étais un brave garçon. Viens avec moi, ce sera la dernière fois que tu accompagneras ton officier.

— Merci, mon capitaine, merci !

Les deux hommes partirent ensemble,. Devant la porte de la rue François-I^{er} toute, tendue de noir, un char somptueux, chargé de couronnes attendait. Bien que les fleurs eussent tué Gloriette, les amis n'avaient pensé qu'à une chose, c'est qu'elle les aimait tant. Une dizaine de camarades du régiment étaient venus avec quelques amies des jours de joie. Jacques les reçût avec une reconnaissance attendrie, et l'on se mit en route

vers Saint-Pierre de Chaillot, avec Francine et Perdriol qui suivaient tout près, derrière le cercueil.

Le brave curé avait admis l'hypothèse d'un accident, et, dans son évangélique tolérance, il n'avait pas voulu refuser les dernières prières à la désespérée, sans trop chercher à savoir. Le Christ n'avait-il pas pardonné à Madeleine ?

Dans l'église tout illuminée de bougies, et restée, en plein Paris élégant, une petite chapelle de campagne, Jacques aperçut, dissimulé dans les bas-côtés, la Briolle qui, en bourgeois, priait dans un coin. N'avait-il pas, lui aussi, dans la catastrophe, une part de responsabilité ? Les orgues très douces semblaient chanter des airs de mansuétude et de pardon. Puis l'office fini, l'absoute donnée, on se dirigea vers le cimetière Montmartre, où quelques années auparavant on avait acheté la concession de tante

Flo. Et, tout à coup, tante Flo, elle aussi, surgit dans le souvenir de l'officier, avec son bonnet un peu de travers, son bon sourire, sa bonté sereine et ingénue, et son affection patriotique pour tout ce qui touchait à l'armée. Elle allait la ravoir sa chère Gloriette, à elle, plus rien qu'à elle.

Il faisait un temps merveilleux. Le capitaine s'avavançait lentement derrière le char empanaché, dans un sillage d'odeurs comme le jour où il avait été voir Gloriette, à la Bicoque, et où les arbres en fleurs semblaient célébrer son triomphe. Comme c'était loin tout ça!... On traversa ainsi Paris. Le long de la route des indifférents salueaient. Quelques clubmen qui connaissaient Martian s'arrêtaient surpris. Place Saint-Augustin, le factionnaire, placé devant la caserne de la Pépinière présenta les armes. Tous ces détails se précisaient dans l'esprit de Jacques avec un relief extraordi-

naire, comme des choses qu'il n'oublierait jamais.

Puis, devant la fosse entr'ouverte, il y eut les dernières oraisons et un défilé très court où Jacques, sanglotant, put remercier les rares amis venus jusqu'au bout. Le colonel la Briolle, quelques vieux camarades du 4^e dragons, Perdriol, Francine, c'était une suprême et définitive, évocation, du passé qui défilait devant Gloriette ; Tout cela disparut au détour du chemin, et s'évanouit avec la fumée de l'encens ; le bruit des pas alla en diminuant, et Martian se trouva seul tout seul, se rappelant le cri mélancolique de Murger :

C'est ma jeunesse qu'on enterre !

Il envoya à pleines mains vers le trou béant un dernier baiser à tout ce que la tombe emportait de lui : puis, pour calmer ses nerfs, il redescendit à pied vers l'hôtel

Continental. Alice attendait toute prête en petit manteau de voyage. Jacques la serra dans ses bras, éperdument, cherchant dans ce nouvel appui un refuge contre lui-même, et Alice lui rendit affectueusement son étreinte.

— Quand partons-nous ? dit Jacques, comme quelqu'un qui sent le désir immodéré de fuir.

— Mais, tout de suite. Les malles sont faites, l'omnibus de l'hôtel est en bas. J'ai réglé la note. Tout est prêt.

— Alors, en route...

Dans le train qui filait vers Angers, les roues du wagon semblaient chanter une chanson, d'une monotonie berceuse et consolante. Le jour baissait, et Paris s'estompait dans un lointain bleuâtre, avec l'Arc de Triomphe doré par les rayons du soleil couchant, Au loin, le Champ de Mars, l'École militaire, puis, dans un océan de ver-

deux, ce fut ensuite Ville-d'Avray qui disparut, à son tour, au galop. Le passé était désormais mort, bien mort et chaque tour de roue l'éloignait de plus en plus.

Le présent c'était maintenant Alice. Jacques la regarda ; très discrète, dans son coin, elle se faisait toute petite, sentant qu'il fallait laisser le capitaine à ses douloureuses pensées, et, se taisant, elle regardait le paysage. Son visage régulier, honnête et sérieux de brune se profilait sur le store bleu du wagon. Pas un pli sous les yeux, pas une ride sur le front limpide, un regard franc et droit, celui d'une femme bonne, sincère et loyale, la camarade et l'alliée. Celle-là, au moins, il faudrait tâcher de ne plus la faire souffrir.

Il se rapprocha d'elle et lui prit la main :

— Voulez-vous m'aider à revivre ?

— Non seulement à revivre, mais à être heureux, répondit gravement Alice. C'est

mon devoir de panser les blessures du passé. Vous verrez que j'y arriverai.

Et Jacques entrevit l'avenir, à Angers, une existence toute nouvelle de douceur, de régularité, d'obligations familiales, paternelles peut-être, qui pouvaient avoir leur charme. Et puis, dans cet effondrement, ne restait-il pas le régiment, l'intérêt du métier, le bel escadron de cuirassiers à commander, les espérances non amorties des revanches futures et des chevauchées vengeresses.

Il allait falloir se rattacher à tout cela, dans l'impérieuse recherche de l'oubli qui absout et qui délivre.

FIN